UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1950 N° 84

Considérations Médicales sur la vie et l'œuvre du DOCTEUR AXEL MUNTHE

THESE

Pour le Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ETAT)

Présentée et soutenue publiquement en juillet 1950

PAR

Henri NOUAILLE

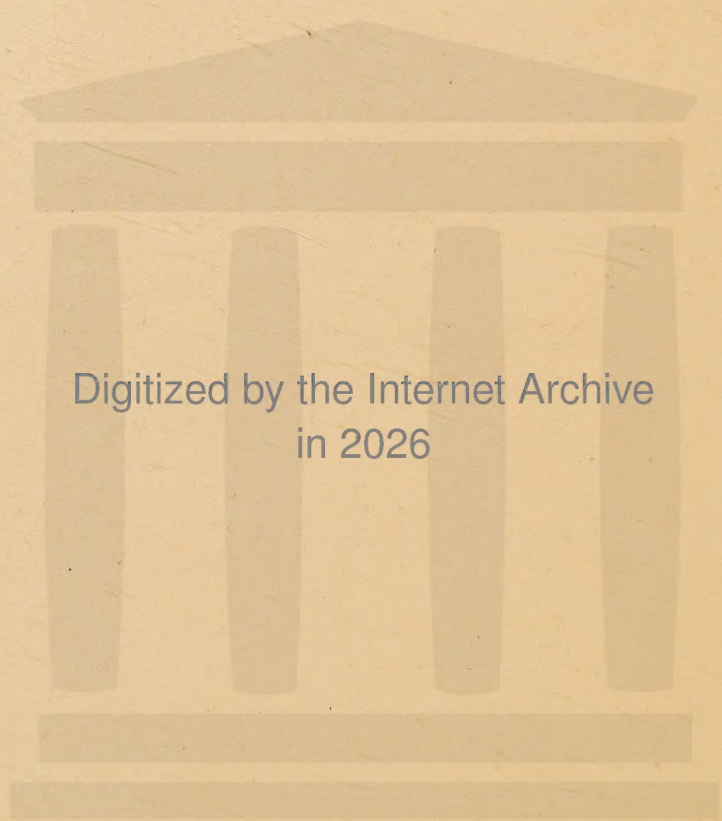
Membres du Jury

MM.	SENDRAIL	*Président*
	MOREL	*Assesseurs*
	MÉRIEL	
	DIEULAFÉ	
	GÉRAUD	*Suppléant*

TOULOUSE
IMPRIMERIE DU VIGUIER
6, rue Ninau, 6

1950

Considérations médicales
sur la vie et l'œuvre du Docteur Axel Munthe


Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548911_0036

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

FACULTÉ MIXTE DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE

ANNÉE 1950 **N° 84**

Considérations Médicales sur la vie et l'œuvre du DOCTEUR AXEL MUNTHE

THESE

Pour le Doctorat en Médecine

(DIPLOME D'ETAT)

Présentée et soutenue publiquement en juillet 1950

PAR

Henri NOUAILLE

Membres du Jury

MM. SENDRAIL	*Président*
MOREL	
MÉRIEL	*Assesseurs*
DIEULAFÉ	
GÉRAUD	*Suppléant*

TOULOUSE
IMPRIMERIE DU VIGUIER
6, rue Ninau, 6

1950

UNIVERSITE DE TOULOUSE

FACULTE MIXTE DE MEDECINE ET DE PHARMACIE

TABLEAU DU PERSONNEL

DOYEN	MM.	LEFEBVRE.
ASSESSEUR		BRUSTIER.
Doyens honoraires		GORSE, CALVET.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. RISPAL. LAFFORGUE. — MM. MÉRIEL. CLERMONT. SERR. — MM. GARIPUY. RIBAUT. VALLOIS.

PROFESSEURS

Clinique de neurologie et de psychiatrie	MM.	RISER.
Clinique médicale		TAPIE, ROQUES.
Clinique obstétricale		GUILHEM.
Physiosologie		SOULA.
Clinique chirurgicale et du Cancer		DUCUING.
Physique biologique et médicale		BUGNARD.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		NANTA.
Chimie et Toxicologie		BRUSTIER.
Pathologie générale et médecine expérimentale		SENDRAIL.
Clinique chirurgicale et gynécologie		LEFEBVRE.
Anatomie		LAZORTHES.
Histoire naturelle		DELAS.
Clinique médicale infantile et puériculture		SOREL (R.).
Pharmacie		CAUJOLLE.
Pathologie interne et Clinique des Maladies de la Tuberculose		MOREL.
Bactériologie, hygiène, médecine sociale		ANDRIEU.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie		VIRENQUE.
Clinique des maladies des voies urinaires		FABRE (P.).
Matière générale		VINCENT.
Hydrologie thérapeutique et climatologie		MÉRIEL (P.).
Anatomie pathologique		FABRE (J.).
Clinique O.R.L. et de chirurgie maxillo-faciale		CALVET.
Clinique ophtalmologique		CALMETTES.
Chimie biologique		VALDIGUIÉ (P.).
Médecine légale et du Travail		PLANQUES.
Histologie et Embryologie		BROUSSY.
Médecine Sociale		BOUNHOURE.
Thérapeutique		GADRAT.
Pathologie Chirurgicale		GRIMOUD.

PROFESSEURS SANS CHAIRE

Physiologie	MM.	BAISSET.
Anatomie		COULOUMA.

MAITRES DE CONFÉRENCES AGRÉ

Anatomie	MM.	POULHÈS.
Histologie		BIMES.
Sciences naturelles		BOUISSET.
Pharmacie		COUTURIER
Botanique	Mme	DULUCQ-M
Bactériologie	Mme	ENJALBERT.
Chimie Biologique	MM.	POLONOVS
Physique médicale		AUVERGNA
Chimie générale pharmaceutique		BLANC.

AGRÉGÉS

Médecine	MM.	DARNAUD.
		GÉRAUD.
		DARDENNE.
		LAPORTE
		BAUDOT.
Ophtalmologie		DÉODATI.
Physique médicale		MARQUÈS.
Obstétrique		PONTONNIE
Chirurgie		RIEUNAU.
		DIEULAFÉ.
		DAMBRIN
Odonto-Stomatologie		CADENAT.
Oto-Rhino-Laryngologie		CLAUX.
Urologie		LHEZ. (Ch

COURS COMPLÉMENTAIRES

Cours d'obstétrique aux élèves sages-femmes	MM.	GUILHEM.
Chimie biologique		DOUSTE-B
Chimie pathologique		VALDIGUIÉ
Chimie minérale		BLANC.
Physique pharmaceutique		AUVERGNA
Dermatologie et Syphiligraphie		BAZEX.
Législation pharmaceutique.		BOUISSET
Tuberculose		MOREL.
Chirurgie pulmonaire		DAMBRIN
Parasitologie		LASSERRE
Cryptogamie	MM.	DULUCQ-M
Chimie analytique	MM.	BLANC.
Hydrologie et géologie		ASTRE.
Anatomie médico-chirurgicale		THOMAS.
Pharmacodynamie (Méd.)		BAISSET.
Pharmacodynamie (Pharm.).		CAUJOLLE
Bactériologie et Hygiène		LAPORTE.
Ophtalmologie		DÉODATI.
Neuro-chirurgie		LAZORTH
Mycologie		MORQUIE
Physiologie		COLOMBIE
Psychiatrie		GAYRAL.
Urologie		LHEZ.

Secrétaire de la Faculté ARGILAS.

La Faculté déclare n'être pas responsable des opinions émises par les candidats.
(Délibération en date du 12 mai 1891)

R. UNIV. BIBLIOTHEEK GENT

CE TRAVAIL EST DEDIE :

A MON PERE, A MA MERE

A MA FEMME, A MON FILS

A MES PARENTS

A MES AMIS

A NOTRE PRESIDENT DE THESE

Monsieur le Professeur SENDRAIL

Professeur de Pathologie Générale

et Médecine Expérimentale.

Mainteneur de l'Académie des Jeux Floraux.

Pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de cette thèse. En témoignage de notre vive admiration.

A NOTRE JURY DE THESE

Monsieur le Professeur MOREL

Professeur de Pathologie Interne et de Clinique de la Tuberculose.

Qui a bien voulu contribuer à l'illustration de cette thèse.

Monsieur le Professeur MERIEL

Professeur d'Hydrologie Thérapeutique et Climatologie.

Monsieur le Professeur DIEULAFE

Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine.

Monsieur le Professeur GERAUD

Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine.

En respectueux hommage.

REMERCIEMENTS

A SWENSKA INSTITUTET DE STOCKHOLM

A LA MAISON DE SUEDE, PARIS

(Service des Relations Culturelles avec l'Etranger)

pour la documentation si aimablement mise à notre disposition.

Parvenu au terme de nos études médicales, il nous a paru loisible de nous pencher sur les personnalités qui, à des titres divers, ont illustré l'art médical.

Notre choix s'est porté sur un médecin Suédois, le docteur Axel Munthe.

La profonde sympathie qu'il nous inspire n'est pas le seul motif qui nous a conduit à nous intéresser à sa vie et à son œuvre.

Imbu de notre culture, il doit également sa formation médicale aux Universités françaises. Il conservera d'ailleurs, la plus grande admiration à l'égard de ses maîtres.

Connu mondialement pour ses talents d'écrivain, son rôle médical n'a pratiquement jamais été souligné. En fait, il n'existe pas d'ouvrage, paru en France, sur Axel Munthe.

Il serait faux de croire qu'il n'a été qu'un littérateur.

Il avait en effet, soixante douze ans quand le livre de San Michele, son œuvre maîtresse, fut publiée.

Sa longue carrière médicale méritait d'attirer notre attention.

Nous dégageant de l'emprise poétique de son œuvre et nous basant sur des documents de sources diverses, nous nous efforcerons de montrer qu'Axel Munthe fut un excellent praticien et a contribué à enrichir l'histoire de l'art médical.

Photo New-York Times

DOCTEUR AXEL MUNTHE (1934)

Introduction

« Le plus grand écrivain d'histoires sensationnelles que je connaisse est la vie. »

A. MUNTHE.

La Suède, terre de légendes, aux forêts et aux lacs peuplés, par l'imagination populaire, de trolls et de tomtes multiples, est par excellence, un " pays de lumière ".

Le printemps suédois apparaît comme une véritable résurrection.

La Nature triomphe de son engourdissement hivernal, elle va donner libre cours à sa puissance créatrice. Anémones, violettes, primevères, saluent le retour du soleil. Le lac brise ses glaces, grèbes et canards y reprendront bientôt leurs ébats. Pins et sapins laissent glisser le lourd travesti soutenu de long mois ; les bouleaux recouvrent leur parure arrachée par Borée, prélude à la restitution du titre souverain cédé un temps aux arbres de la Nativité.

De juin à septembre, c'est une explosion de lumière. L'été aux longues journées claires inonde le paysage. Le soleil métamorphose les innombrables lacs suédois en miroirs étincelants et, jouant sur les milliers d'îles et d'îlots de l'archipel de Stockholm, compose une symphonie éblouissante.

L'élan farouche bondit dans la clairière, prêt à s'enfuir à

la moindre approche. Les rennes ont déjà abandonné la forêt nourricière et protectrice ; ils ont atteint le cercle polaire où le soleil ne se couche pas, Laponie aux noms fantastiques, " pays du Soleil de Minuit ".

Pourquoi faut-il que, dans l'arrière-saison, cette clarté hier encore si généreuse se voile au point de distiller l'angoisse dans le cœur des plus hardis ?

En nos pays, la langueur automnale nous attriste et nous oppresse.

" Lâche comme le froid et la pluie,
Brutal et sourd comme le vent,
Louche et faux comme le ciel bas,
L'automne rôde par ici. "

chante Viélé-Griffin.

Mais le ciel suédois fait preuve de cruauté ; inexorablement chaque jour diffuse moins de lumière que le précédent. C'est en vain que les yeux s'élèvent vers la voûte assombrie.

Comme le dit Henri Queffélec : " Plus que de nourriture, de chaleur et de sommeil, c'est justement de lumière qu'ont besoin le corps et l'âme. Les habitants souffrent positivement de tout cet air de catastrophe. "

Au désir de revoir l'hiver avec son clair de neige et ses aurores boréales, se joint le regret de l'été enfui. Pour échapper au marais livide de ces automnes, les Suédois aspirent à la découverte d'horizons ensoleillés.

C'est par une de ces journées où " le ciel bas et lourd pèse comme une couvercle " qui naît à Oskarshamn, le 31 octobre 1857 ce grand voyageur, épris de lumière et de beauté, Axel Martin Fredrik Munthe.

CHAPITRE I

Jeunesse d'Axel Munthe

ENFANCE

C'est dans un petit port de la Suède méridionale qu'Axel Munthe vit le jour. En effet, Oskarshamn, avec ses quelques milliers d'habitants se situe sur le détroit de Calmar, dans la province du même nom.

Au large, se profile la silhouette de l'île d'Oeland, étroite et démesurément longue, son aride plateau hérissé de moulins à vent. Si l'on en croit la légende, Oeland doit son arête rocheuse au corps ensablé et pétrifié d'un papillon géant dont les ailes, larges comme des lacs, mais trop tendres, furent déchirées par la tempête, " toute l'île est un papillon qui aspire après ses ailes " dit Selma Lagerlof.

Le charme agreste de cette province du Gotaland avec ses collines, ses inévitables bois et lacs a dû bercer l'enfance de Munthe.

De son aveu même, il était de famille riche. Son père, Frédérik Munthe, pharmacien,, paraissait avoir un caractère étrange et sombre ; charitable, bon pour les animaux, il fut sévère pour

son entourage. Il souffrait d'insomnies fréquentes. De son amour du silence, de ses nuits sans sommeil, Axel Munthe allait hériter.

Ne pouvant lui donner le sein, sa mère Aurora Munthe, née Ugarph, " femme très pieuse ", le confia à une nourrice, Léna.

Que de chansons, de légendes merveilleuses charmèrent ses premières années, laissant en lui une empreinte indélébile. Il frémit au récit des combats fabuleux de ses ancêtres Wikings ; se passionna pour les péripéties de la lutte soutenue par Tor, Dieu-paysan armé de son marteau de pierre, contre ses éternels ennemis, les géants et les nains. La mystérieuse Laponie, un de ses oncles y était gouverneur de la province de Luléa, offre à son imagination les aventures de ses petits habitants souterrains, les Uldra, protecteurs des ours, leurs amis ; ou les exploits des Stalo, ogres cruels, grands mangeurs de bébés lapons.

Et, avant de rejoindre les héros favoris de ses songes d'enfants, le gros hibou qui nichait dans le vieux sapin, lui fasait par la fenêtre de la nursery, un clignement amical.

Le jeune Munthe semble avoir eu un caractère difficile. Indépendant et aventureux, il manifestait peu d'attachement à sa famille complétée par une sœur et un frère aîné qui deviendra le " Commandor " de Marine Munthe.

Son amour des animaux lui valut de nombreuses corrections. Il est juste de souligner que, dans sa chambre, chiens et chats voisinaient avec souris, chouettes et crapauds.

Ces tendances excessives inquiétèrent suffisamment ses parents pour l'envoyer, au plus vite, à l'école de la ville. Livres en bandoulière, une chandelle de suif à la main pour éclairer son pupître, chandelle dont l'épaisseur était le plus sûr indice de fortune familiale, il prenait le chemin neigeux de l'école.

Il occupait ses loisirs à piller les nids pour en échanger les œufs contre des timbres-poste, allait à la chasse aux oiseaux, les emprisonnant à l'occasion ; il tua même un écureuil et plaça son petit dans une cage. Ces méfaits enfantins comptèrent parmi les plus grands remords de sa vie.

PREMIERES ETUDES. — DECOUVERTE DE CAPRI (1876).

Intelligent, travailleur et doué d'une mémoire remarquable, Axel Munthe devait faire d'excellentes études. Il acquit une culture hellénique et latine dont il conservera un vivant souvenir. Polyglotte qui, très jeune, outre sa langue natale, parlait couramment le Français, prédilection des intellectuels suédois, l'Anglais, l'Italien et, croyons-nous, l'Allemand.

Ses humanités furent sanctionnées par le baccalauréat suédois. Désormais coiffé de la casquette blanche d'étudiant, il dût se promener, avec ses camarades, à travers la ville, joyeux cortège, équivalent de nos monomes.

Ce grand jour donne lieu à d'enthousiastes effusions ; les familles fêtent chaleureusement les nouveaux bâcheliers, persuadées que leurs enfants viennent d'échapper à un véritable danger.

Décidé à embrasser la carrière médicale, il entre à l'Université d'Upsala. Selon la tradition annuelle, le 30 septembre il subit les brimades que les anciens infligent aux nouveux venus lors du banquet " d'intronisation des bleus "

Upsal a une vie estudiantine bien différente de celle de nos Universités. L'individualisme de l'étudiant français s'oppose au goût de l'association de leurs confrères suédois. Ceux-ci, en effet, sont strictement groupés en clubs provinciaux — les Nations —, chacune d'elles ayant ses locaux, son organisation, et même son drapeau.

Jour mémorable aussi celui du 30 avril avec sa célèbre Nuit de Walpurgis saluant le retour du printemps. Au milieu d'une foule dense et recueillie, le chœur discipliné de l'Université d'Upsala chante gravement ses hymnes rituels. Torche en main, les étudiants se rendent alors à leur banquet où chants, rires et plaisanteries se prolongeront jusqu'au matin. L'aurore apparaît bientôt, la lumière tant convoitée va triompher des ténèbres, c'est la naissance du printemps.

Ces joyeux divertissements n'excluaient pas une certaine

discipline. Munthe nous conte que son ami Malmborg avait été renvoyé de l'Université pour inconduite. On travaillait aussi sérieusement à Upsal. C'est dans le courant de l'année 1876 qu'Axel Munthe fut reçu à son examen médico-philologique, correspondant au P.C.B. de nos jours. Il avait dix-huit ans.

Voilà notre jeune Suédois prêt à affronter les études médicales. Un grand événement marque d'ailleurs cette dix-huitième année. Au cours de ses vacances, voyageant en Italie, il découvre l'île qui deviendra sa résidence d'élection.

Capri n'était pas devenu le centre touristique actuel. Les bateaux de luxe ne remplaçaient pas encore les voiliers de Sorrente. Il n'y avait pas de funiculaire de Marina Grande à la Piazza de Capri, mais des petits ânes grimpaient le long du chemin serpentant entre les bosquets de myrtes et de lauriers roses.

Sans remonter à Auguste et Tibère dont le nom est toujours présent dans l'île, de tout temps de nombreuses célébrités hantèrent ces lieux enchanteurs. Byron y promena sa mélancolie, Alexandre Dumas, George Sand et Oscar Wilde comptèrent parmi ses hôtes illustres. En 1900, les grandes fortunes allemnades s'installèrent à Capri, notamment les Krupp et en firent une station en vogue.

Si l'on en croit Maurice Druon — neveu de Joseph Kessel — vinrent ensuite " les Volkonsky, des princes russes aux âmes tourmentées, dans le même temps où Capri, par une ironie de l'histoire, abritait l'errance de Gorki et de Lénine que les pêcheurs avaient surnommé Signor Drin-Drin, à cause de la sonnette de sa canne à pêche. Ils s'en souviennent encore ".

Aucun forestiere (étranger) n'atteignait jamais Anacapri au moment où Munthe en fit la connaissance. Leur curiosité était satisfaite par la visite de la grotte Matromania cachée dans la montagne, antique sanctuaire du Dieu du Soleil, ou de la Grotta Azzurra redécouverte au début du siècle dernier, qui, par un curieux phénomène de réfraction offre une lumière d'un bleu intense aux reflets argentés. Le manque de voie carrossable, la haine

Vue prise de la Terrasse de San Michele

Marina Grande - Pointe de l'île de Capri
Dans le lointain, la presqu'île de Sorrente

millénaire dont les Capriotes poursuivaient les habitants d'Anacapri, haine provoquée par leurs origines différentes, phénicienne pour les premiers, grecque pour les seconds ; cela n'était pas fait pour inciter les touristes à grimper vers cette bourgade. Ne partageant pas ces préjugés, Munthe s'y hasarda et gravit le raide sentier menant au village, sept cent soixante-dix-sept marches taillées dans le roc.

Il ne fut pas déçu, un spectacle grandiose allait récompenser son effort et graver en lui un souvenir inoubliable.

La vision de la baie napolitaine, d'Ischia à Sorrente, lui apparaît dans toute sa splendeur ; la silhouette ombrée du Vésuve avec son panache rose, la ligne blanche de Naples, Posillipo, Procida, déroulent leurs beautés immortelles. Il va alors découvrir, perchée sur le plus haut rocher de l'île, une petite chapelle en ruines, San Michèle, nom qui retentira dans le monde entier.

Au-dessous de la chapelle, un vignoble et une maisonnette appartenant à **Mastro Vincenzo** attirent ses regards. Munthe entrevoit-il, comme il nous le laisse croire, le plan de sa future demeure, sur cet emplacement où Tibère avait fait construire une de ces douze villas et dont le sol renfermait des vestiges romains, " roba di Timberio " disent les habitants.

Non loin de là, dans un épais taillis de pins, accroché au bord du précipice, se dresse le château-fort de Barbarossa, brigand qui pilla Anacapri, emmena comme esclaves les femmes réfugiées dans cette forteresse et tua les moines de la chapelle de San Michele.

Le soleil descend lentement derrière Ischia, ses derniers rayons frappent encore les trois rochers des Faraglioni, sentinelles avancées de la Pointe de Tragara. Les flots se teintent de pourpre : mer de " Capri Rosso ". Le Monte Tiberio avec sa villa Jovis, bastion farouche et solitaire où le célèbre Empereur passa les trois dernières années de sa vie, s'estompe à l'horizon.

Reprenant les sentiers bordés d'oliviers argentés et d'orangers odorants, Munthe quitte à regret l'île à l'éternel printemps. Revenir y vivre sera désormais son but.

ANNEES D'APPRENTISSAGE (1877-1880)

Munthe n'abandonne pas le ciel méditerranéen, c'est en effet à Montpellier en 1877, qu'il vient faire ses études médicales et non à Paris comme l'indique le docteur François Salières au cours d'une étude critique sur Axel Munthe, dans son livre "Ecrivains contre Médecins ", nous reviendrons d'ailleurs, plus loin, sur cet ouvrage.

Nous pensons que notre jeune étudiant fut attiré par la renommée de la Faculté de Montpellier et aussi un climat favorable à une santé assez délicate ; il fit, en effet, ce que nous appelons actuellement une primo-infection tuberculeuse grave qui eut un retentissement considérable sur son comportement affectif.

Dans son œuvre, Munthe ne parle pas de son passage dans cette Faculté. Il lui devait cependant sa formation médicale et, si Montpellier ne pouvait pas s'enorgueillir alors d'un corps enseignant aussi brillant qu'elle eut à d'autres époques, on y comptait néanmoins quelques maîtres non sans valeur. Le Professeur Joseph Grasset commençait son enseignement. Pourquoi ce silence ? Peut-être orgueil — injustié d'ailleurs — du Suédois désireux de laisser croire qu'il a accompli ses études dans la Capitale. Car, Munthe, comme bien d'autres, ira chercher la consécration à Paris où il présentera son cinquième examen et sa thèse de doctorat.

Le Paris de 1880 attirait et passionnait les jeunes cerveaux Si Verlaine écrit " Sagesse ", le naturalisme de Zola et de Maupassant s'impose ; Flaubert venait de disparaître ; Mallarmé qui publiait ses poèmes dans des revues restait encore ignoré du grand public ; Anatole France n'exprime pas encore sa philosophie voltairienne et présente son " Crime de Sylvestre Bonnard ", poétique et bonhomme.

L'invention de Thomas Edison suscite une vive curiosité, mais Wagner triomphe toujours à l'Opéra.

Dans le domaine scientifique, une ère nouvelle vient de s'ou-

vrir. En bactériologie, les découvertes se précipitent. Pasteur trouve le microbe du choléra des poules qui va l'amener à définir le principe de la vaccination. Eberth découvre le bacille thyphique, tandis que Laveran met en évidence l'hématozoaire dans le sang des paludéens. Roux prépare une thèse remarquable sur la rage..

L'Université déplore la mort du grand chirurgien Broca.

Lucas-Championnière, fondateur de l'Association Médicale des Hôpitaux de Paris mais non Professeur (il avait été refusé à l'Agrégation), déploie une grande énergie pour imposer l'antiseptie obstétricale à l'hôpital Cochin ; le directeur ne prétendait-il pas interdire à ce révolté qui voulait qu'on se lavat les mains, d'apporter le savon, les cure-ongles et les brosses destinées aux élèves ? A la suite de Lister, la transmission des germes par l'air lui apparaissait comme la seule source d'infection ; il préconisait la pulvérisation d'acide phénique dans les salles d'opérations, ancêtre de nos aérosols.

C'est dans cette atmosphère de bouleversements scientifiques où des horizons nouveaux s'ouvrent pour la médecine que Munthe vient terminer ses études à Paris. Il s'installe au Quartier Latin, à l'hôtel de l'Avenir.

La Faculté de Médecine était particulièrement riche en célébrités. Depuis 1875 le doyen Vulpian présidait à ses destinées ; ce savant, qui dans sa jeunesse devint, pour vivre, apprenti-meunisier, accéda aux plus grands honneurs : il fut le premier médecin nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, Professeur de Pathologie Expérimentale, il succédait à Brown-Séquard. Infatigable chercheur, méprisant le faste, il représenta " la science médicale sous son aspect le plus noble et le plus pur ". Autour de lui, des noms illustres : Jaccoud et Peter partagent la chaire de Pathologie Médicale, Pajot est Professeur " d'Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveaux-nés " ; Hayem enseigne la Thérapeutique et Robin l'Histologie.

Nous trouvons parmi les maîtres de Clinique Médicale, Lasè-

gue et Potain ; en Clinique Chirurgicale, Richet et Gosselin : Parrot aux maladies des enfants et Fournier à la Clinique des Maladies Syphilitiques.

Entre autres jeunes agrégés, nous relevons les noms de Dieulafoy, Fernet, Grancher, Lancereaux, Legroux, Pinard, et Terrier. Le chef des travaux anatomiques est Farabeuf.

Axel Munthe accomplit ses stages hospitaliers à la Pitié, à la Salpétrière où il rencontre le Professeur Charcot, maître prestigieux qui aura sur lui une influence prépondérante et à l'égard duquel il conservera une profonde admiration. Mais c'est surtout à l'Hôtel-Dieu, dont la reconstruction venait de s'achever, qu'il fait son plus long séjour, au service du grand chirurgien Tillaux, plein de bonté et de patience pour ses nombreuses fautes, nous dit-il. Il y remplacera même un camarade interne, pendant l'hiver.

Les cours de l'Ecole de Médecine et les séances de laboratoire où il faisait connaissance avec ce monde nouveau des infiniment petits, accaparaient ses journées, aussi devait-il passer les nuits à réviser ses traités médicaux, entre autres " Les Maladies du Système Nerveux " de Charcot et " La Clinique de l'Hôtel-Dieu " de Trousseau, " travail si indispensable et si insuffisant pour la formation d'un médecin ".

Cela ne l'empêchait pas de fréquenter les cafés du boulevard St-Michel et de faire quelques parties d'échecs avec ses amis. Avait-t-il eu une Mireille à Montpellier ? Nous l'ignorons, mais le souvenir encore vivace des "scènes de la Vie de Bohème " lui font dire qu'à Paris il n'avait pas de Mimi comme la plupart des étudiants. S'il avait engagé Don Gaétano à venir jouer deux fois par semaine sur son vieil orgue de barbarie, ses morceaux préférés, il traversait la Seine " rarement, en vrai habitant du Quartier Latin " pour se divertir à l'audition d'opérettes à la mode de Lecocq ou d'Offenbach, ce dernier devait d'ailleurs mourir la même année dans ce Paris qu'il avait adopté.

DOCTEUR EN MEDECINE (1880).

Cette dernière année d'études devait se terminer dans le courant de l'été.

C'est en effet, le 2 août 1880 que Munthe présente et soutient sa thèse pour le doctorat en Médecine : " Prophylaxie et Traitement des Hémorrhagies post-partum ".

Jury remarquable dont Depaul était le Président. Originaire du Midi, né à Morlaas, Depaul fut Professeur de Clinique d'Accouchements, laissant un brillant souvenir à la Maternité de Paris. Quarante ans auparavant, il avait consacré sa thèse à l'Auscultation Obstétricale dont il démontrera l'utilité dans un traité théorique et pratique. Le Professeur Charcot, idole du jeune Suédois, nous aurons l'occasion d'en reparler plus longuement, était juge, ainsi que les Agrégés Duguet et Charles Richet. Arrêtons-nous un instant sur cette personnalité prodigieuse. A vingt-quatre ans interne et licencié es sciences, il travaillait alors dans le laboratoire de Marey. Il avait seulement vingt-sept ans lorsqu'il fut agrégé de médecine et docteur es sciences avec une thèse sur l'étude du suc gastrique. Il était Professeur de Physiologie à la Faculté de Paris en 1887 et siégeait auprès de son père, Professeur de Chirurgie, au Conseil de la Faculté, spectacle depuis lors jamais renouvelé.

Parmi les nombreux travaux de ce savant, citons la découverte d'un nouvel anesthésique et hypnotique, la chloralose, précieux pour l'expérimentation sur l'animal ; ses recherches sur la polypnée thermique et la découverte, en collaboration avec Héricourt de l'Hématothérapie, d'où découle la Sérothérapie. Celle qui illustra le plus son nom est la découverte de " l'anaphylaxie " en 1902. Homme curieux qui, au même moment, réalisait avec Tatin un aéroplane à moteur dont la construction fut abandonnée alors que les frères Wright accomplissaient leur premier vol. Outre cela, il publia un essai de Psychologie Générale, dirigea une revue scientifique, édita un dictionnaire de Physiologie. C'était également un poète et un

écrivain littéraire, auteur de " Circé " joué par Sarah Bernhardt. Il obtint le Prix Nobel en 1913. A ses obsèques, J.-L. Faure dira : " Richet était un de ces hommes comme il s'en rencontre un ou deux par génération qui peuvent franchir d'un pas égal la porte de l'Académie Française et celle de l'Académie des Sciences. "

Munthe dédie sa thèse à Mathews Duncan, Professeur de Clinique Obstétricale à St Bartholomew's Hospital à Londres, Maître auprès duquel il avait fait un stage. Souvenir de Montpellier, il rend aussi hommage à M. A. Courty, Professeur de Clinique Chirurgicale et chirurgien en chef des Hôpitaux de la ville.

Nous nous sommes penchés avec intérêt sur cet ouvrage écrit dans un style gauche mais en un français correct.

La préface laisse déjà entrevoir le caractère d'Axel Munthe Il souligne que l'hémorragie constitue le plus grand danger pour la femme en couches, même " dans les cas bénins où la nature ou l'art parviennent à la soustraire à une mort instantanée ", ces accidents étant redoutables par suite de l'anémie qu'ils entraînent. Il montre le rôle primordial du médecin qui " se trouve, à l'improviste, en face d'un péril qui menace la vie ; ici une condition, avant tout, pour réussir, c'est d'agir vite ". Insistant sur la seule responsabilité du praticien qui n'est pas désarmé en cette circonstance, il conclut : " Les résultats obtenus ne sont pas de ces succès douteux dont notre science est si riche, et devant lesquels l'homme honnête s'avoue qu'il y est pour bien peu. Ici, le médecin le plus sceptique sent encore que son art est l'art de guérir, et que, réellement, il existe des cas où il a le droit de se dire : " J'ai pu sauver une vie. "

Nous résumons brièvement cette thèse qui comprend quelques quatre-vingts pages.

Après avoir noté qu'il s'agit seulement de l'étude des hémorragies utérines, il distingue les hémorragies primaires des hémorragies secondaires ; les hémorragies primaires étant les vraies

hémorragies post-partum. Constatant que l'hémorragie physiologique de la délivrance n'est pas grave, il reconnaît l'inertie utérine comme cause la plus importante d'hémorragies anormales. Après un long développement sur ce sujet, il indique comme cause secondaire la fixation anormale de l'utérus.

Ces hémorragies sont immédiates, à la naissance de l'enfant, ou le plus souvent surviennent quelques minutes après. On a un utérus flasque, volumineux et si le placenta est décollé, le sang sort à flot. Parfois l'hémorragie est interne, le placenta détaché s'oppose à la sortie du sang et quelquefois l'on ne reconnaît l'hémorragie qu'au moment où la femme est en collapsus. Il nous donne alors une description du collapsus et de l'état syncopal.

" C'est dans la manière dont s'opère la délivrance que réside surtout la prophylaxie de ces hémorragies ". A l'appui de ses dires, Munthe cite le Professeur Sahlin de l'Université de Stockholm et Sir Duncan mentionné plus haut ; à ce propos, l'auteur nous signale qu'en Grande-Bretagne on use beaucoup d'anesthésiques dans les accouchements et soutient que la rétractilité utérine peut être plus ou moins entravée par la narcose.

Parvenu au traitement, il affirme la nécessité d'intervenir avec rapidité ; d'abord s'informer de la source de l'hémorragie. Deux éventualités peuvent se présenter : le placenta est resté totalement ou en partie dans l'utérus, il faut l'extraire ; le placenta est expulsé, l'hémorragie cesse le plus souvent sinon il faut tout mettre en œuvre pour l'arrêter. Administrer per os un gramme de " cecale cornutum ", sous forme de poudre d'ergot, à renouveler cinq minutes après si nécessaire. Munthe envisage aussi le tamponnement de la cavité utérine avec des boulettes d'ouate trempées dans une solution de perchlorure de fer ou l'introduction d'une vessie dans le cavum uteri ; on pratiquera une injection d'eau froide dans cette vessie qui, en se distendant, s'appliquera exactement sur les parois de la cavité. Il conseille également l'emploi du double ballon hémostatique du

docteur Chassagnes. Dans les hémorragies graves, la compression de l'aorte est préconisée par Baudelocque. Jugeant les injections de perchlorure de fer dangereuses, Munthe attire l'attention sur les injections intra-utérines d'eau chaude à l'aide de canules de verre, méthode nouvelle, pas encore admise. Doléris, qui passe sa thèse dans le courant de la même année que Munthe, inventera une sonde qui sert encore de nos jours, à ce genre d'injections.

L'hémorragie arrêtée, il faudra lutter contre l'anémie, l'auteur propose outre le repos l'administration de stimulants : champagne, thé, injections hypodermiques d'éther. Il en vient à nous exposer les idées contemporaines sur l'auto-transfusion et la transfusion sanguine, montrant les difficultés matérielles d'exécution auxquelles se heurte cette dernière. Pas encore considérée comme scientifique (les travaux de Landsteiner datent de 1902), la transfusion soulève de nombreux doutes ; on discute sur son mode d'application. Certains prônent la transfusion de sang défibriné, influencés par Brown-Séquard qui pensait, en effet, que la fibrine n'était pas une partie essentielle du sang et exposait aux embolies. La transfusion de sang in toto semble avoir la faveur de Munthe. La crainte de voir le sang total provoquer la coagulation, est exagérée, nous dit-il, et il estime que la fibrine a peut-être, une action importante. On aura recours à l'emploi de sang humain. Munthe conclut : cette méthode encore à l'étude sera, probablement, un traitement d'avenir.

Parmi les onze questions posées au candidat " sur les diverses branches des sciences médicales ", nous relevons, en physique : la conductibilité des corps par la chaleur. Applications à l'hygiène ; en Patholoige Externe : diagnostic et classification des calculs urinaires ; en Pathologie Générale : de l'influence des causes morales dans les maladies ; en Médecine Légale : à quel signe distingue-t-on le suicide de l'homicide ; enfin, en Thérapeutique : des injections médicamenteuses sous-cutanées.

Axel Munthe n'avait pas vingt-trois ans, il était le plus jeune docteur de France. Aussi, le portrait de l'étudiant suédois, tracé

par le docteur Salières dans " Ecrivains contre médecins ", appelle quelques réserves. Constatant que l'auteur nous entretient très brièvement de ses études médicales, il écrit :

" Les années vécues à la Faculté laissent généralement plus de traces dans l'esprit. Mais, M. Munthe s'en souvient peu pour l'excellente raison qu'il a peu étudié. " Nous lisons plus loin : " Il faisait partie de cette catégorie d'étrangers qui encombrent nos facultés et dont les qualités, toute de surface et de brio, suppléent au savoir réel. "

Outre l'inélégance dont fait preuve M. Salières à l'égard de l'étranger attiré dans nos Universités par le rayonnement culturel de la France, son jugement ne s'applique guère à ce nordique taciturne dont le caractère posé se prêtait mieux à un travail méthodique et assidu, qu'à la mise en valeur d'un vernis séduisant. Quant au silence observé sur ses années de Faculté, nous avons déjà émis une hypothèse à propos de son passage à Montpellier.

Frappé, nous dit-il, par " la rapidité avec laquelle l'auteur semble avoir passé dans les hôpitaux ", le docteur Salières soutient : " Munthe préférait sa chambre et ses précis, aussi passa-t-il rapidement ses examens, avec le succès que confèrent toujours la mémoire et les résumés ". Nous relevons par ailleurs " rien ne sert d'être le plus jeune médecin de France si on a bâclé ses études ". On ne faisait alors que quatre années de médecine et Munthe les accomplit normalement. Il reconnaît lui-même avoir fait des études trop hâtives. Mais il dut peiner sur ses traités, les abrégés médicaux n'étant pas en usage en 1880. et, si la mémoire joue un rôle important dans les examens. ce serait faire injure à Axel Munthe, et aux médecins en général, de prétendre qu'elle seule accorde toujours le succès et ouvre la porte à la carrière médicale.

CHAPITRE II

Pratique Médicale et Voyages

LES ANNEES PARISIENNES (1881 - 1893)

Le jeune docteur rejoint son pays natal et, en cette année 1880, se marie avec une Suédoise de dix-neuf ans, Ultima Hornberg, dont le père, comme celui de Munthe, était pharmacien. " Qui prendra son épouse dans le Värmland ne le regrettera jamais " dit la chanson ; mademoiselle Hornberg n'était peut-être pas originaire du Värmland, toujours est-il que cette union durera jusqu'en 1888 ; cette jeune femme devait d'ailleurs mourir quelques années plus tard, en 1895.

C'est dans le courant de 1881 que le docteur Axel Munthe s'installe à Paris, avenue de Villiers. Il exerçait la médecine générale, mais, à cette époque, les spécialistes étant peu nombreux, il dut pratiquer l'obstétrique et parfois même la chirurgie. Parlant plusieurs langues, il aura surtout une clientèle étrangère.

Munthe, attiré par la neurologie qui se développait en partie sous l'influence de Charcot, suivait ses fameuses leçons du

mardi à la Salpétrière et faisait de fréquentes visites à l'asile Sainte-Anne.

Il soignera d'ailleurs beaucoup de " nerveux ", surtout des femmes, conquises par la personnalité du jeune nordique. De nombreux malades imaginaires se rencontraient également dans son salon d'attente et déconcertèrent le débutant " qui ne savait rien en dehors de l'hôpital où il n'y avait pas de place pour les balivernes ".

Le premier contact fut rude : il leur parlait de " discipline " ! Il devait plus tard gagner leur confiance et manier ces âmes avec virtuosité. Mais, il serait erroné de croire que sa clientèle se composait seulement de riches oisifs et de névrosés. Il traite des malades plus sérieux et de toutes conditions qui le rappellent aux dures réalités de son art ; si la colonie anglaise et américaine était généreuse, la colonie scandinave était plus exigeante et moins lucrative, ouvriers de Pantin, de la Villette, artistes et écrivains de Montmartre, de Montparnasse, dont certains, comme Strindberg, seront demain illustres. La colonie italienne, très affectionnée de Munthe, était encore plus misérable mais, par contre, gaie et reconnaissante.

1884 : année marquante dans la vie de Munthe. Possédant une excellente clientèle, il lui manquait toutefois de pénétrer dans les salons du boulevard Saint-Germain, encore en deuil du Comte de Chambord décédé quelques mois auparavant d'un cancer de l'estomac. " La colite " qui faisait fureur chez les femmes du monde et que notre jeune docteur se décida à " expérimenter ", lui ouvrit les portes de la haute société. Désormais, comme il nous le dit, il est docteur à la mode.

Il acquiert une réputation de neurologue distingué, imbu des théories de Charcot, il applique à ses malades les méthodes de suggestion et d'auto-suggestion chères au Maître.

Il n'abandonnera pas pour cela ses amis italiens et ses compatriotes malheureux. C'est ainsi qu'au mois de juillet de cette année-là, il combat une épidémie de typhoïde à la Villette soignant une trentaine d'ouvriers scandinaves. Au même

moment se déclenche une épidémie de diphtérie parmi les petits italiens de Montparnasse contre laquelle Munthe seul et " sans moyen de désinfection " luttera de longs jours ; il pratiquait lui-même des trachéotomies d'urgence quand il n'arrivait plus à détacher les membranes obstruant les voies respiratoires. Son dévouement lui valut les félicitations de l'Assistance Publique.

Munthe, dont la seule distraction, pendant cette période harassante, était une visite à ses bons amis du jardin zoologique, Yvan l'ours polaire et Jacques le gorille, décide de prendre quelques vacances et, au mois d'août, part se retremper dans son pays natal. Cela nous vaut des pages délicieuses sur la Laponie.

Nous y relevons un aperçu original de la médecine de ces régions au XIX^e^ siècle. Un médecin, sur l'ordre du Roi, visitait deux fois par an, les camps lapons. Il devait, pour les atteindre, faire quelques jours de cheval, parcourant des terrains accidentés, et parfois même passer à gué une rivière. Fort heureusement, il était rare que ce petit peuple soit malade ; il possédait d'ailleurs des guérisseurs capables de les traiter avec énergie, comme nous allons le voir. Ils pratiquaient la saignée et les frictions, ils connaissaient le mercure et le soufre ; une cuillerée de tabac à priser dans une tasse de café était un remède excellent. Un gros crapaud, ou à défaut, deux grenouilles cuites dans du lait pendant deux heures arrêtait la toux. Si un chien vous mordait, on frottait la plaie avec le sang du chien même et vous étiez guéri, et vous supprimiez la douleur en frottant la blessure avec la laine d'un petit agneau. La disparition de la jaunisse était assurée par l'ingestion, à jeun, de dix poux bouillis dans du lait avec beaucoup de sel.

Quel contrastre avec l'installation sanitaire actuelle ; Kiruna, ville boréale située plus haut que le cercle polaire, possède un hôpital comparable à nos plus belles cliniques. Les couches, nous dit-on, s'y font dans l'hilarité, une bonbonne de protoxyde d'azote étant placée sous chaque lit de " travail ".

LE CHOLERA A NAPLES (1884)

Le docteur Axel Munthe écourte brusquement ses vacances en Suède ; le choléra qui s'étendait dans le Midi de la France, lors de son départ de Paris, avait gagné l'Italie et ravageait particulièrement la ville de Naples. La sympathie de Munthe pour le peuple italien le pousse à rejoindre ce pays et à offrir son concours pour soulager les malheureux.

La pandémie qui sévit de 1883 à 1885 était la cinquième depuis l'apparition du choléra en Europe au début du siècle dernier, la France avait été atteinte pour la première fois en mars 1832.

Ce sont encore les pélerins de la Mecque, station-relais du choléra entre les Indes et l'Europe, qui disséminent la maladie. Franchissant le canal de Suez, le fléau s'abat sur l'Egypte. Le 24 juin 1883, Damiette est contaminée ; le docteur Ardouin, médecin français, y constatera officiellement l'existence du choléra asiatique. L'épidémie va s'étendre rapidement par suite de la résistance opiniâtre de la population aux mesures d'hygiène et du manque d'installations sanitaires. Quelques jours plus tard Port-Saïd et le Caire sont envahis. Le choléra gagne Alexandrie où va arriver au mois d'août, la mission d'études Pasteur, suivie par la mission allemande. C'est au cours de ce séjour que Koch découvrira le vibrion cholérique dans les matières fécales des malades. L'épidémie se termine en novembre ; on enregistrait trente mille morts pour deux mois.

Mais le choléra réapparaît à Alexandrie en 1884 et envahit la France. Le 22 juin les premiers cas sont signalés à Toulon et le 28 à Marseille, villes qui seront cruellement atteintes, surtout cette dernière où on comptera en un mois plus de mille victimes.

Il est intéressant de noter les études faites, à cette époque, par les plus grands noms de la science. Koch rejoint à Toulon les docteurs Strauss et Roux ; dans un rapport, il conclut à l'isolement des cholériques et à leur traitement par l'opium pour combattre les diarrhées ; il conseille la levée immédiate

des cadavres et l'abandon momentané des maisons infectées. Il attribue la maladie aux " microbes en virgules " qu'il retrouve dans la muqueuse de l'intestin grêle.

Pasteur qui, l'année précédente, considérait déjà la voie digestive comme voie de pénétration du choléra dans l'organisme, demande de plonger les linges souillés dans l'eau bouillante mais non de les brûler comme le déclare Koch.

Le choléra devait gagner trente départements ; dans nos régions, les Pyrénées-Orientales furent particulièrement touchées ; à Toulouse même il y eut quelques dizaines de morts. Il se propagera ensuite à l'Espagne et à l'Afrique du Nord. L'Italie, bien qu'elle eut pris de sévères mesures de quarantaine envers les bâtiments provenant des ports français méditerranéens, fut envahie à son tour. De nombreux italiens résidant dans le Midi de la France regagnent leur patrie et répandent le fléau. On signale à Pancalieri, près de Turin, le 30 juillet, la mort de deux ouvriers venant de notre pays ; le 3 août, vingt et un cas de choléra se déclarent dans cette ville. Les provinces de Milan, de Parme, de Gênes, avec la Spezzia surtout, sont frappées à leur tour. De la Haute-Italie, l'épidémie descend vers le Sud. C'est Naples qui connut les plus terrifiants ravages ; le 23 août, apparition de trois cas suspects, et, malgré la chasse des gardes municipaux au " caso sospetto ", le choléra poursuit sa marche inéxorable. Rapidement, le nombre des médecins devient insuffisant pour assurer leur service et les hôpitaux se remplissent de malades. A l'hôpital Conocchia, que le roi visite le 9 septembre, il y a des cholériques même dans les escaliers.

Nous citons quelques passages de la chronique qu'adresse un correspondant à son journal toulousain ; il brosse un tableau pitoyable et coloré de Naples au 14 septembre : " On compte 800 cas de choléra par jour et 350 à 400 morts environ. Cette virulence était prévue : Naples ne possède d'égouts que dans sa partie neuve. Les habitants ne boivent que l'eau de puits plus ou moins en communication avec les fosses d'aisance

Comme les loyers sont chers et la population misérable et prolifique, les maisons renferment deux à trois fois plus d'habitants qu'il faudrait, vivant dans de mauvaises conditions hygiéniques. Souvent, le soir surtout, une fenêtre s'ouvre et le contenu d'un vase arrose le pavé. Des odeurs nauséabondes s'exhalent des maisons et du sol dont on n'ôte jamais le trop plein qui s'y accumule. La plupart des chambres n'ont pas de fenêtres ; un trou immonde se dissimulant derrière une armoire sert de déversoir à la maison. Toute la famille s'épenche dans de grands vases en terre que le peuple appelle Beppino Terracota (Joseph terre cuite). Ce peuple s'obstine à croupir dans la misère, se trouvant bien dans ces taudis ; il ne vit l'été que de fruits, et l'hiver, de macaroni et de salade. A Mercato, marché où la cuisine se fait en plein vent, le marchand de macaroni procède ainsi : plongeant sa main dans la chaudière où cuit le macaroni, le peuple ne le mange qu'avec les doigts, il emplit une assiette. Il introduit dans sa bouche une gousse d'ail et un anchois, les mâche consciencieusement et souffle vigoureusement le mélange sur l'assiette. Le client est servi ; s'il lui en reste dans la bouche : c'est pour le suivant. Cela s'appelle " Lo Sbruffo ".

Après une telle description, on comprendra la rapidité de propagation du mal dans ces quartiers miséreux.

C'est au fort de l'épidémie, vers la mi-septembre que le docteur Munthe arrive dans la ville. L'interprétation que le docteur Salières donne de la conduite de Munthe en face de ces événements est erronée. Nous lisons : " Un bel exemple de la bravoure du docteur Munthe : devant une épidémie de choléra, son premier geste est... de prendre la fuite. Il court à la gare, mais, pour une fois la chance l'avait abandonné : les trains ne partaient plus. " Le reproche que M. Salières adresse à M. Pierre Benoit d'avoir lu trop vite le Livre de San Michele peut se retourner contre son auteur..

En effet, c'est volontairement que Munthe vint à Naples. Il est évident que les premières visions de cet enfer ont dû effrayer

le jeune docteur (il avait vingt-six ans), qui songe un moment à repartir. Mais " il se trouva qu'il n'y avait pas de train avant midi le lendemain " nous dit-il ; entre temps il se ressaisit. on l'admet à servir à l'hôpital du choléra de Santa Madalena. Il n'y reste que quelques jours et préfèrera parcourir les quartiers pauvres de la vieille ville, dédales de rues étroites, bordées de maisons à six ou sept étages où le choléra ne sort qu'après avoir tué tous les habitants. A Vicolo del Monaco où il lutte contre le fléau, on signale trente victimes en une heure. Les " Beccamorti " enlevaient à la hâte tous ces cholériques, trop vite peut-être, car certains encore en stadium algidum furent enterrés vivants. Spectacle qui impressionne vivement Munthe : des napolitains tombent foudroyés dans les rues. C'est ainsi que moururent le baron de Ferrante et trois volontaires de la ' Croce Bianca " qui administraient du laudanum aux agonisants. La population était frappée de terreur et envahissant la cathédrale réclamait la sortie de San Gennaro lui-même.

L'épidémie fait cinq mille morts en vingt jours. Une grande misère règne à Naples. Parmi les personnalités victimes du choléra, on signale le fils du roi d'Hawaï venu en vacances. La Supérieure des Réligieuses de la Madalena est mortellement atteinte ; c'est peut-être ce fait qui inspirera à Munthe l'épisode du Couvent des " Sepolto Vivo " du Livre de San Michele.

Une brusque maladie, probablement une cholérine, le contraint à interrompre ses tournées dans le quartier du Mercato. Quelques semaines plus tard il quittera Naples après une croisière dans la baie de Sorrente.

Il ne devait pas oublier les journées tragiques vécues dans les taudis napolitains. Plus tard, pour occuper sa convalescence à la suite d'un accident de montagne, il relatera ses souvenirs dans un petit ouvrage paru à Londres sous le titre : " Letters from a Mourning City, ".

Axel Munthe est de retour à Paris au début du mois de novembre. L'épidémie de choléra venait terminer son periple

dans notre capitale, y faisant une brève apparition, pour s'éteindre définitivement en décembre.

Avenue de Vlliers, il retrouve une clientèle fidèle qui s'accroîtra au cours des huit années passées encore en France. Ses confrères l'appelaient souvent en consultation, il fit même plusieurs voyages à Londres en qualité de neurologue. La fréquentation assidue de la Salpétrière, sa présence dans l'entourage de Charcot lui avait valu cette renommée.

Occupé matin et soir auprès de ses clients, riches étrangers en partie, il était médecin d'un Rothschild, Munthe acquerra une certaine aisance. Il roulait en élégant équipage, de précieux objets d'art ornaient ses appartements où il recevait ses amis.

Il ne tardera pas cependant à abandonner cette situation enviable.

Lassé d'une vie trop artificielle, en proie à de cruelles insomnies, il désire repartir vers l'île enchantée.

RETOUR A ANACAPRI.

LES ANNEES ROMAINES (1893 - 1902)

Munthe avait acheté, à Anacapri, vers 1890, la maison de Mastro Vincenzo convoitée depuis son premier voyage. C'est dans cette humble demeure, aux murs blanchis à la chaux, qu'il va se réfugier après son départ de Paris,

Aidé de quelques paysans, il jette les bases de sa future villa, travaillant lui-même à sa construction. Dans son esprit, loggias, terrasses et pergolas se succèdent. Il voit cette avenue majestueuse de cyprès conduisant à la petite chapelle en ruine de San Michele dont il n'était pas encore propriétaire

Séduit par la douceur et la simplicité de cette existence, jouissant à nouveau de nuits paisibles, Munthe songe à se retirer définitivement à Capri.

Il pourra néanmoins concilier la pratique de son Art avec

l'attrait qu'exerce sur lui San Michele. Après un séjour de quelques mois dans l'île, il suivra le conseil de son ami, le ministre de Suède à Rome, et s'installera médecin dans la Ville Eternelle, en cette année 1893.

Il résidera Piazza di Spagna, dans la maison où mourut John Keats en 1821. Ce jeune homme qui avait abandonné ses études de chirurgie pour suivre son inclination, devint un des plus grands poètes lyriques anglais. Mais il connut l'amertume de voir son œuvre très critiquée, et pour se distraire, entreprit un voyage en Italie au cours duquel il allait mourir à Rome ; il avait vingt-six ans.

De nombreux admirateurs de l'auteur " d'Endymion " venaient faire le pélèrinage Piazza di Spagna, à la chambre de Keats, après s'être recueilli sur sa tombe au cimetière protestant. D'ailleurs la " Keats Society " acheta la maison quand Munthe la quitta.

Mais le docteur ne recevra pas seulement les visiteurs épris du poète, encore plus rapidement que lors de sa première installation il possèdera une clientèle prodigieuse.

Il mène un train de vie brillant, parcourant la ville dans une élégante victoria, un chien lapon à ses côtés. Les filles du vieux Pacciale de San Michele, Giovannina et Rosina, dans leur pittoresque costume d'Anacapri, en sabots de bois et mouchoir rouge sur la tête, attiraient les regards amusés quand elles promenaient les chiens du docteur. Il élevait dans une pièce, sous l'escalier de " Trinita dei Monti ", une véritable collection d'animaux parmi lesquels une mangouste, une chouette et un singe.

Il crée un dispensaire au " Transvetere " qui accroit sa popularité. Les neuf années qu'il passera à Rome, remplies d'un travail extraordinaire, lui donneront une renommée et une clientèle peu communes ; ce qui provoqua la jalousie de ses confrères étrangers.

Médecin de l'ambassade d'Angleterre et d'une grande partie de la colonie anglaise et française, la société romaine elle-même

lui ouvrit ses portes. Sa réputation de neurologue l'ayant suivi, les névrosées afflueront dans son salon.

Lui, qui avait espéré ne plus revoir cette catégorie de malades, non seulement retrouvait certaines habituées de l'avenue de Villiers, mais encore recevait de nombreuses clientes envoyées par des confrères lassés de leurs excentricités. Le Professeur Kraft Ebing de Vienne, lui adressait ses névropathes " des deux sexes et sans sexe " et le Professeur américain Weir Mitchell " son excédent de millonnaires épuisés accompagnés de leurs épouses hystériques ".

Son renom lui valut d'être appelé en consultation par d'autres médecins auprès de mourants notables. C'est ainsi qu'il assiste aux derniers moments de Frédéric Myers qui mourut à Rome en 1901. Cet écrivain anglais était un des fondateurs de la " Society for Psychical Researchs " où Munthe s'était lié d'amitié avec lui. Touché de le rencontrer pour une dernière entrevue, il nous décrira en termes émouvants sa mort sereine à laquelle assistait aussi le célèbre philosophe américain le docteur William James, ami intime de Myers.

Entre autres célébrités, Munthe soigna S.A.R. la Princesse héritière de Suède, lors de ses séjours en Italie. C'est elle qui lui offrit Tappio, le chien lapon.

SAN MICHELE

Munthe n'exerçait pas toute l'année, mais seulement pendant la saison romaine, quittant la ville au printemps pour ne rentrer qu'en automne. Il gagnait la Marina Grande sur son cutter, emmenant avec lui ses animaux. C'est avec une grande joie qu'il retournait à Anacapri, trouvant une détente nécessaire à son dur labeur médical dans la construction de San Michele.

Il lui faudra plus de cinq ans pour réaliser San Michele. Il consacra une fortune à bâtir cette demeure et à l'orner d'objets d'art, tableaux de primitifs, jarres de Faenza et d'Urbino. Ce qui était la maison de Mastro Vincenzo est devenue

Le Sphinx de San Michele

une villa, de proportions moyennes, mais où loggias aux gracieuses arcades, pergolas aux multiples colonnes blanches et terrasses se succèdent ; le sol de mosaïque était formé, en partie, de morceaux de marbre coloré découverts dans le jardin, au cours des travaux.

Monsieur Druon nous décrit San Michele comme : " un bâtiment composite, plus petit " que ce qu'on attendait, et dans lequel on avance " parmi une accumulation de statues antiques, la plupart copiées, de vasques, de débris de fouille et de colonnes de cloître ".

L'allée de cyprès conduit à la chapelle qui lui appartient maintenant et qu'il a transformée en bibliothèque ; on y voit un " bureau surmonté d'une tête de Méduse encastrée dans le mur ".

Pour couronner cette œuvre, sur le parapet " le Sphinx de porphyre défie l'immensité marine ". C'est en 1897 que Munthe l'avait placé et en tire une légende humoristique. Ce sphinx qui, prétendait-il, pesait plusieurs tonnes est, en réalité, de dimensions peu importantes.

San Michele attirera la curiosité des touristes. Nombreux seront les visiteurs illustres. Munthe prétend avoir reçu une cousine du Tsar pendant un mois ; la petite-fille de la Reine Victoria peignit sous sa pergola ; l'Impératrice Eugénie y fit plusieurs visites ; le Kaiser s'y rendit lors d'une escale à Capri ; l'impératrice d'Autriche, de passage dans l'île accompagnée de sa sœur la Comtesse Trani, fut séduite par ce site et offrit même d'acheter San Michele.

Malgré ses occupations, Axel Munthe eut le loisir d'écrire, certainement dans la petite chapelle, un recueil de souvenirs de ses voyages publié à Londres en 1898 et intitulé " Vagaries ". Il avait choisi le pseudonyme de Puck Munthe, réminiscence shakespearienne du Songe d'une Nuit d'Eté.

C'est en 1902 que le docteur Munthe quittera Rome et abandonnera définitivement la clientèle. Après un court séjour à Londres et à Paris, il résidera à Anacapri. Il nous conte d'une verve savoureuse sa vie à San Michele.

Très populaire, on l'avait nommé " cittadino onorario " du village. Malgré sa qualité de protestant, le docteur, estimé du " parocco " s'était introduit très intimement dans les coutumes religieuses. Il recevait chaque année, pendant une semaine, le ' Bambino " symbolisant l'Enfant-Dieu. La procession de San-Antonio, rival de San-Constanzo de Capri, ne manquait pas de s'arrêter à San Michele ; Munthe d'ailleurs y participait " tête nue, cierge en main, côte à côte avec le sindaco, honneur que m'avait accordé par permission spéciale l'Archevêque de Sorrente " dit-il. L'après-midi, dans son jardin, il régalait les habitants qui dansaient aux accents de la fanfare, spectacle qui réjouissait son hôte et ami, le romancier américain Henry James, frère de Williams.

L'ambassadeur de Grande-Bretagne à Rome, Lord Dufferin était souvent l'hôte du suédois de San Michele avec lequel il disputait d'ardentes regates. Avide de connaître l'histoire de Capri, il écoutait avec ferveur les récits de Munthe qui entreprenait la réhabilitation de Tibère — depuis, des historiens très sérieux ont corroboré cette opinion — et lui détaillait les péripéties de la défaite infligée, en cet endroit, aux Anglais, en 1808, par les tirailleurs Corses.

L'auteur de San Michele qui vivait entouré de ses animaux, avait une prédilection pour les milliers d'oiseaux migrateurs qui se reposaient sur l'île au cours de leur long voyage. Profondément ému par leur massacre, il réussit à obtenir un décret du Gouvernement Italien instituant Capri réserve royale d'oiseaux.

Mais Munthe habitera peu San Michele qu'il a tant aimé ; en effet, la luminosité excessive qui régnait en ces lieux enchanteurs blesse ses yeux fatigués (il était fort myope) et l'obligera à abréger ses séjours.

DE MESSINE A LA COUR DE STOCKHOLM (1908-1909)

Le docteur revient en Suède où il est nommé, en 1903, médecin ordinaire du Roi.

Il fera de nombreux voyages, résidant en particulier à Londres et dans plusieurs villes italiennes. Il nous conte qu'à Ischia, il vécut longtemps " presque exclusivement en compagnie d'un âne qui ressemblait à un vieux portrait de famille.

En 1907, à cinquante ans, Axel Munthe se remarie avec Hilda Pellington-Mellor, une anglaise de vingt-cinq ans. De ce mariage, il aura deux fils qui sont officiers de l'armée Britannique.

Il publiera en 1908, à Londres, " Memories and Vagaries ", paru en France beaucoup plus tard, en 1937, sous le titre de " Hommes et Bêtes ". Le lecteur français y retrouve le ton et certains personnages du Livre de San Michele ; cependant, l'ouvrage n'obtiendra pas le même succès de librairie.

Munthe se trouve en Italie au moment où se produit le désastre de Messine et va apporter une contribution active au secours des blessés. Il nous retrace cet événement en un récit, hélas, bien véridique.

Le 28 décembre 1908 à 5 heures, un raz-de-marée suivi d'un violent tremblement de terre dévastait la Sicile et la Calabre ; Messine, troisième port d'Italie, était ruinée et transformée en un vase cimetière.

Les flots, après un retrait de trois cents mètres environ, s'étaient rués dans le detroit et une vague gigantesque déferlant sur Messine, engloutit les quais et les quartiers longeant la mer, dont la célèbre avenue Palazzata. En même temps, la montagne se mit à trembler et les maisons s'affaissèrent : " on aurait dit que les deux montagnes d'eau et de terre semblaient se précipiter l'une vers l'autre et que la terre jetait à la mer les habitations humaines ", dit un témoin oculaire.

Les secousses avaient duré trente-sept secondes ; les deux-tiers de la population de Messine étaient anéantis ; en outre, les petites villes de la côte et Reggio ne formaient qu'un immense tombeau.

Des cris épouvantables retentissaient dans la nuit noire ; les habitants furent projetés hors de leur lit sous une pluie de pierres ; des balcons entiers tombaient écrasant les fugitifs ;

l'explosion des gazomètres fit sauter une partie de la ville. Les incendies faisaient rage ; le vent et la pluie augmentaient les souffrances des survivants.

Le jour levé dévoilé un spectable horrifiant. Des milliers de morts gisent dans les rues ; des grappes de cadavres nus surnagent dans le détroit.

Une grande partie des monuments publics se sont effondrés ; la célèbre cathédrale du XI[e] siècle est presque totalement détruite.

Les prisons s'étant écroulées, de nombreux condamnés indemnes s'échappèrent et mêlés à la populace pillaient les riches magasins et les palais somptueux de Messine. L'ordre ne pouvait être rétabli ; en effet, soldats, gendarmes et douaniers furent à peu près tous ensevelis sous les décombres.

La loi martiale devait d'ailleurs être proclamée le surlendemain. Les troupes de Palerme se dirigent vers la ville avec des médecins. Un comité de secours pour l'organisation d'un navire-hôpital se forme à Rome. L'aide aux blessés, pendant les premières heures, fut inexistante ; il y avait peu de personnel médical. L'hôpital militaire écrasa dans sa chute malades, médecins et infirmiers.

C'est certainement le 30, que le docteur Munthe arrive dans Messine dévasté. Ce même jour débarquent les escadres anglaise et russe qui vont accomplir des prodiges d'abnégation.

Les souverains d'Italie apportent le réconfort à leur peuple éprouvé, mais la reine ne peut poursuivre sa visite ; on entendit gémir les survivants enfouis sous les ruines.

Deux cent soixante-dix élèves de l'Ecole de Médecine Militaire de Florence viennent donner des soins aux blessés ; mais les médicaments et les instruments chirurgiens manquent. La mortalité sera effroyable, causée surtout par la gangrène et le tétanos. Les marins russes et anglais organisent deux hôpitaux pour blessés légers, les plus graves sont transportés dans les ports de l'Italie du Sud.

Les habitants épargnés par le désastre cherchent à quitter

la ville. En effet, les jours suivants, on enregistre encore quelques secousses, la pluie ne cesse de tomber ; beaucoup d'enfants périssent de froid. La famine torture les rescapés ; on s'égorge pour une poignée de haricots ou de farine ; les gens meurent de faim à côté de trésors enfouis. On signale de nombreux cas de démence.

Le corps sanitaire fait preuve d'un dévouement exemplaire. Axel Munthe nous décrit les difficultés de leur mission, car Messine ne sera régulièrement approvisionnée en vivres et en médicaments qu'à dater du 5 janvier.

Les matelots français joignent leurs efforts à ceux des anglais et des russes afin d'arracher à leur tombeau des centaines d'êtres humains. Il faudra un véritable héroïsme aux sauveteurs pour s'approcher des décombres d'où s'exhale la puanteur abominable des cadavres.

Les marins russes retrouveront le trésor de la banque d'Italie qui fut l'objet de tentatives de pillage ; les soldats fusillèrent deux personnes. Axel Munthe nous donne de cet événement une adaptation romancée pleine d'humour sarcastique.

Le ministre Orlando déclarait : " C'est, de mémoire d'homme, le plus grand désastre. " On comptera, en effet, deux cents mille morts dont environ cent trente mille à Messine. Reggio, que le docteur Munthe traversa en quittant la ville était, nous dit-il, dans un état indescriptible et inoubliable.

Le monde entier s'était ému des souffrances de ce pays et des dons considérables affluèrent de toutes les nations. Sarah Bernhardt et Caruso donnèrent représentation et concert en faveur des sinistrés.

Pour son dévouement, le docteur Axel Munthe reçut, du Gouvernement Italien, la Médaille de Messine. Elle s'ajoutait à une liste déjà longue de décorations. Il était, nous dit-il, Chevalier de la Légion d'Honneur, Commandeur de l'Ordre Impérial de San-Stéphan ; en Grande-Bretagne, il sera admis C.V.O. (Commander Of The Royal Victorian Order).

En 1909, le docteur Munthe est nommé premier médecin

ordinaire du Roi de Suède, Gustave V, qui venait d'accéder au Trône ; il conservera ce titre jusqu'en 1919. Il est également médecin de la Reine Victoira de Suède (qu'il avait déjà soignée en Italie) de 1909 jusqu'à la mort de celle-ci en 1930 il avait pour elle une profonde admiration ; il fut d'ailleurs l'ami intime de la Famille Royale.

AU SERVICE DES BLESSES.

TORRE DI MATERITA (1916)

Combien nous paraît inapplicable au caractère du suédois moderne ce jugement de Voltaire sur ce peuple nordique : " Nés guerriers, plus braves qu'industrieux, ayant longtemps négligé et cultivant mal aujourd'hui le commerce qui seul pourrait leur donner ce qui manque à leur pays. " La Suède, en effet, n'a pas connu de guerre depuis 1814 et professe un pacifisme tenace, exaltant le culte de Mercure plutôt que celui de Mars.

En 1914, la Suède observera une stricte attitude de neutralité. Axel Munthe, cependant, participera au conflit comme docteur de la Croix-Rouge, dans l'Armée Anglaise.

Une fois encore, le docteur Salières allie la mauvaise foi à une xénophobie ridicule, quand il écrit : " ... sa vie, en revanche, lui est précieuse. M. Munthe se trouvait fort bien de soutirer de l'argent aux français, de profiter de leur capitale et de ses salons. Mais arrive la guerre (1914) : précipitamment il quitte alors la France pour s'occuper à Londres de sa naturalisation. M. Rodocanachi cependant, le traducteur du livre, ayant sans doute conscience de l'insuffisance du héros, veut bien nous signaler qu'il a servi dans la Croix-Rouge anglaise... parmi les jolies infirmières sans doute ? et à Londres probablement ? Evidemment, on le voit mieux là que dans un bataillon. "

Comme nous l'avons vu, Munthe n'exerçait plus en France

depuis vingt et un ans. De par sa nationalité et son âge, il avait alors cinquante-sept ans, il n'était pas tenu de prendre part aux hostilités. Il fera pourtant campagnes, non à Londres mais en France, il nous le dit lui-même à propos de la mort : " Je la vis à l'œuvre à Verdun, les bras rouges de sang jusqu'aux coudes, massacrant quatre cent mille hommes et dans les plaines de la Flandre et de la Somme, moissonnant la fleur d'une armée entière . Munthe relate d'ailleurs ses impressions de guerre dans " Red Cross and Iron Cross ", ouvrage publié en Angleterre en 1917, et signé : By a doctor in France.

Il dut renoncer à servir ; lui qui déjà avait une vue affaiblie devait, à la suite de ces événements, être privé totalement de la vision d'un œil. Craignant alors que son pays soit entraîné dans le camp allemand, Munthe pense, un instant, à se naturaliser anglais, désireux de rester aux côtés des Alliés. Il quitte précipitamment la France pour aller à Londres s'occuper de ce projet qu'il n'aura pas à accomplir.

En proie à un grand découragement, Axel Munthe revient à Capri en 1916. Il avait espéré séjourner à San Michele, mais cette consolation lui sera refusée et le soleil, implacable, l'expulse définitivement de sa demeure préférée, œuvre de toute sa vie.

Désolé de ne pouvoir lui-même se rendre utile, il va mettre à la disposition de la Croix-Rouge anglaise cette résidence aimée où de nombreux blessés seront accueillis et soignés.

Il se retire dans une vieille habitation qu'il possédait près d'Anacapri, à la fois couvent et forteresse, bâtie par les moines au XIV^{e} siècle. Finie sa vie aventureuse, désormais, il sera le sage bourru de Torre di Materita.

CHAPITRE III

Le livre de San Michele

ELABORATION ET RETENTISSEMENT (1929)

Réfugié dans la solitude de sa vieille tour obscure, Axel Munthe ayant renoncé à lire, grand admirateur de Schubert, s'adonne au chant et à la musique.

Henry James, à la veille de sa mort, lui avait suggéré de composer un ouvrage en l'honneur de San Michele. L'heureux souvenir des années passées en ces lieux l'assaille ; pour échapper au désespoir des nuits sans sommeil, tourmenté par la crainte de sombrer dans les ténèbres, il suivra le conseil de son ami.

L'élaboration de ce projet exigera plusieurs années.

Il écrivit son livre en anglais, car la machine spéciale dont il devait faire usage ne s'adaptait pas à la langue suédoise.

The Story of San Michele parut à Londres en 1929 et lui assura immédiatement une célébrité d'écrivain. Munthe avait soixante-douze ans.

Cet ouvrage que l'on traduira en vingt-cinq langues, avait été refusé en France par plusieurs éditeurs. Sur l'intervention

de Pierre Benoît, auteur de la présentation de l'œuvre au lecteur français, " Le Livre de San Michele " sera publié en 1934 chez Albin Michel.

Il obtiendra également dans notre pays un succès peu commun et durable, il dépasse de nos jours le 250e mille.

Pourquoi cette prodigieuse réussite ?

Le Livre de San Michele est la production maîtresse de l'écrivain suédois dans laquelle il reprend et remanie ses ouvrages antérieurs, à l'exception de " Red Cross and Iron Cross ", évocation de guerre dont la cruauté lui inspire l'horreur ; ouvrages d'ailleurs d'un moindre intérêt. En particulier, le lecteur français fait un accueil réservé à " Hommes et Bêtes ", présenté par Pierre Benoît comme le dernier livre de Munthe, et qui, comme nous l'avons vu, fut effectivement publié en Angleterre vingt et un ans avant " San Michele ".

La critique est unanime à reconnaître l'originalité du " Livre de San Michele " et l'impossibilité de classer cet ouvrage, qui ne se conforme guère aux disciplines habituelles de composition et de style.

Nombreux sont les motifs qui paraissent expliquer son puissant attrait. Outre des sites nouveaux, le lecteur aime à connaître des âmes différentes, dépaysement moral dont il se délecte, et Munthe excelle à nous transporter des neiges laponiennes aux douceurs de Capri. La diversité des thèmes exprimés séduit chacun, car, si les remembrances de San Michele nous bercent en des pages empreintes de lyrisme, elles sont surtout prétexte à retracer une autobiographie déguisée, d'où il est parfois délicat de démêler le réel de la transposition poétique.

De même, l'amour des animaux, épars dans toute l'œuvre d'Axel Munthe, le ton vibrant de son plaidoyer en leur faveur, lui acquit d'innombrables sympathies.

Il se souvint de ses amis et, juste retour, des cent mille couronnes suédoises offertes en 1932 sur les rendements du " Livre de San Michele ", une partie fut destinée à la protection des animaux, l'autre part étant réservée à l'aide des Lapons aveugles. Digne fils de cette Suède bienveillante, où les oiseaux

sont protégé grâce à l'appui de la Reine, il reçut de l'Académie Royale Suédoise des Sciences, la Grande Médaille de la Protection des Animaux, en 1932.

C'est le thème médical de l'ouvrage, particulièrement attachant, qui retiendra surtout notre attention.

PROFESSEURS — MEDECINS EN RENOM

En ce siècle de bâtisseurs de médecine, Axel Munthe connut, au cours de ses études à la Faculté de Paris et durant sa carrière, les plus grandes célébrités médicales. Il s'en souvient dans le Livre de San Michele et nous conte les circonstances qui le mirent en relations avec certaines de ces personnalités, dont il esquisse parfois un portrait piquant.

En maintes pages, apparaissent la haute figure de Charcot et l'exposé de ses théories. Munthe, pénétré des leçons de ce Maître, " héros de sa jeunesse ", pouvait s'enorgueillir d'avoir été son élève à double titre.

En effet, si le génie de Charcot s'exerça sur la neurologie, son nom reste également lié à l'Anatomie Pathologique, et il professait cette science, succédant à Vulpian, lorsque l'étudiant suédois vint terminer son doctorat dans la capitale. Plus tard, Axel Munthe médecin retrouvera à la Salpétrière le Professeur Charcot qui organisa dans cet Hospice, de 1866 à sa mort, un enseignement libre des maladies du système nerveux.

Durant ces années, ce savant se livra à de multiples travaux, entre autres, sur les rhumatismes chroniques, les localisations cérébrales et les amyotrophies, études que l'on retrouve dans ses " Leçons ", recueillies surtout par son fils, le docteur Jean Charcot, célèbre explorateur.

Véritable défricheur de neuro-pathologie, qu'il transforma, par ses méthodes, non seulement en une science anatomo-clinique, mais encore physio-pathologique, Charcot pensait de la pratique médicale " qu'elle vit d'emprunts , d'applications et que, sans une rénovation scientifique incessante, elle deviendrait bientôt une discipline attardée ".

Il devait s'intéresser à l'hypnotisme et à l'hystérie, rattachant cette dernière à la neurologie, il la sépara de l'épilepsie. Il décrira la Grande hystérie et montrera la réalité de cette névrose chez l'homme.

Charcot occupait la chaire des Maladies du Système Nerveux créée pour lui en 1882, quand Munthe suivait ses fameuses leçons du mardi et ses cliniques du vendredi qui attiraient, à la Salpétrière, une foule d'auditeurs. L'intuition prodigieuse du Maître, son sens artistique, son pouvoir de suggestion, sa conviction en la " foi qui guérit " séduisirent le jeune médecin suédois qui nous le présente comme un être " presque surnaturel tant il allait droit à la racine du mal, souvent après un seul regard, en apparence superficiel, de ses yeux froids d'aigle, sur le malade ".

Dans ce service, Munthe vit défiler ces malades imaginaires qui envahirent bientôt ses salons et l'accablèrent de leurs confidences familiales, ou de listes interminables de symptômes tirées de leur poche, " malade au petit papier ". Là il prit également contact avec ces hystériques, traitées par la " suggestion à l'état de veille " qui offraient au Maître d'innombrables reproductions de leur personne ; " il faut passer par là ' disait Charcot avec son sourire grave. Munthe en eut sa part, ce qui explique son aversion pour les photographies et le peu de clichés qu'il existe de lui.

Le docteur Lhermitte nous dit que, lors des conférences expérimentales sur l'hystérie, et l'hypnotisme, on rencontrait à la Salpétrière : " un public assez mêlé, où se coudoyaient littérateurs, artistes, gens de théâtre dont la qualité des réflexions qu'ils venaient y puiser n'était pas toujours pure ; mais à cela le Maître ne pouvait rien et c'est d'un point de vue scrupuleusement scientifique que Charcot présentait ses hystériques, déclenchant les grandes convulsions et montrant les effets surprenants de l'hypnotisme médical ". Mais sa réputation lui valut aussi un entourage d'élite. Ce fils d'un modeste carrossier accéda à tous les honneur sans jamais les solliciter et des savants du monde entier vinrent à lui ; il compta ainsi parmi ses auditeurs, Betcherew,

Marinesco, Freud. Ce dernier, en 1885, fit un stage à la Salpêtrière et écrira, dans son autobiographie parue en 1925 : " On sait que tout ce que Charcot nous enseignait alors ne s'est pas maintenu, une partie en est devenue incertaine, une autre n'a évidemment pas subi l'épreuve du temps, mais il est demeuré assez de cette œuvre pour pouvoir constituer un patrimoine durable de la Science. "

En 1893, année où Munthe quittait Paris pour aller à Capri réaliser " San Michele " mourait au mois d'août, d'une crise d'angine de poitrine, le Professeur Martin Charcot.

" Laissez-moi vous présenter le crâne d'un ours lapon ", disait à ses élèves de l'Hôtel-Dieu le Professeur Tillaux, faisant un pansement au docteur Munthe qui, au cours de vacances dans les Alpes, pris par une avalanche, fut précipité dans une crevasse, en descendant le Mont-Blanc. Comme au temps de ses études, " le sacré suédois " reconnaisait là le langage du célèbre chirurgien qui le plaisantait. En fait, il lui dut de pouvoir encore marcher, car Munthe, dans son aventure, outre sa blessure au crâne, eut les pieds gelés. Il conserva un souvenir reconnaissant de ce Maître qui lui prodigua ses soins dévoués.

Il tenait son enseignement en haute estime et louait son " Traité d'Anatomie Topographique avec Applications à la Chirurgie " ; cet ouvrage, qui succédait à celui d'Alfred Richet, obtint longtemps la faveur du corps médical par la clarté de son style, la multiplicité des figures très schématisées et l'emploi de couleurs éclatantes.. Professeur de clinique chirurgicale, Tillaux était un excellent opérateur, pratiquant un des premier les interventions abdominales. Parmi ses patients illustres, nous relevons le nom du peintre Manet qu'il amputa d'un pied, en 1883.

Munthe nous dit qu'à ses manières droites et simples, à ses yeux bleus, on croyait homme du Nord, ce Breton né à Aunay-sur-Odon. Il nous souligne sa bonté paternelle à l'égard des malades et l'intérêt qu'il leur portait.

Le médecin suédois exalte également la conduite charitable de Potain, Professeur de Clinique Médicale à l'hôpital Necker. Connaissant le nom de tous ses malades, il les écoutait avec patience exposer leurs souffrances et leur offrait souvent des friandises. Munthe nous le dépeint " laid, insignifiant, l'air presque miteux dans sa vieille redingote mal coupée ; visage triste, parole rare, élocution difficile ". Ce médecin éminent, qui montrait une égale sollicitude envers les riches et les pauvres, était surtout consulté pour les maladies du cœur et des poumons dont il perfectionna le diagnostic ; il utilisait la radiographie dès 1897. Disciple de Bouillaud (il avait été son chef de clinique), on le considéra comme le plus grand cardiologue de son temps. Véritable précurseur, il recourait de façon systématique aux méthodes graphiques. Munthe faisant allusion à son oreille extraordinairement fine, écrit: "Je pense qu'il n'y eut jamais homme qui sut mieux que lui ce qui se passait dans la poitrine d'autrui. " Il consulta maintes fois Potain pour des malades sans ressources ; il agissait de même avec Tillaux et Gréneau de Mussy.

Ce dernier, médecin de la famille d'Orléans qu'il accompagna en exil, était, à l'époque où Munthe exerçait à Paris, au rang des célébrités médicales. En excellents termes avec le Professeur de Mussy, le médecin suédois connaissait bien son cabinet somptueux de la rue du Cirque.

Dans le Livre de San Michele, on voit le Professeur Léon Labbé assister, en qualité de médecin de la partie adverse, au duel qu'aurait eu le docteur Munthe. Cet ouvrage nous présente aussi ce chirurgien remarquable de l'Hôpital Beaujon opérant un peintre norvégien, qui, mordu par son chien qu'il croyait enragé et terrifié à la pensée d'avoir contracté la terrible maladie, s'était tiré un coup de feu dans l'œil.

Roux, alors sous-directeur du Laboratoire de Pasteur, auptosia la bête suspecte qui avait provoqué cette tentative de suicide, bien inutile, car le résultat de l'examen fut négatif.

Un aperçu sur la lutte entreprise par Pasteur contre la rage

précède ce tragique épisode. Munthe suivit les phases de ces recherches jusqu'à leur aboutissement triomphal en 1885. Il nous souligne le courage admirable de Pasteur et son acharnement dans la poursuite de ses travaux, malgré les échecs et les attaques dont il était l'objet. Il vit Pasteur faire l'impossible pour atténuer les souffrances des chiens servant à l'expérimentation, " car il tait lui-même un de leurs grands amis ". C'est d'ailleurs le docteur Roux qui réalisa l'inoculation sous-duremérienne à l'animal, en l'absence du Maître à qui cette action paraissait trop cruelle.

Munthe prétend avoir arrêté, par traitement mental, une crise d'angine de poitrine survenue à une malade du docteur Huchard, médecin des Hôpitaux de Paris, élève de Potain. Ce cardiologue distingué (son " Traité Clinique des Maladies du Cœur et des Vaisseaux " connut une vogue universelle), assistait à cet essai, sceptique quant au résultat. Le médecin suédois nous affirme qu'il ne se trouvait pas en présence d'une pseudo-angine de poitrine, en effet, la patiente mourut d'une crise identique quelques jours plus tard.

Quand le Consul de Suède à Paris déclara qu'il était Robespierre et se mit brusquement à tout briser dans son appartement, on le transporta à la Maison de Santé de Passy, où le docteur Blanche porta le diagnostic de paralysie générale. Munthe voulut épargner des frais considérables à la famille du Consul dont il était le médecin et l'ami. Il décida de conduire sans gardien, le dément à l'Asile gouvernemental de Lund en Suède, malgré l'opposition du docteur Blanche qui jugeait ce voyage trop risqué.

Suivre ce conseil aurait évité à Munthe de fâcheuses péritéties.

Psychiatre mondain, Emile Blanche dirigeait, depuis 1852, date de la mort de son père, également célèbre aliéniste, l'établissement de Passy, installé dans l'ancien Hôtel Lauzun-Lamballe. Cette maison abrita de nombreux personnages renommés : Gérard de Nerval y fit plusieurs séjours, composant là ses meilleurs ouvrages ; Maupassant y fut démorphinisé.

Chez son père, le peintre Jacques-Emile Blanche connaîtra plus d'une figure célèbre, littéraires intoxiqués, empreints de " vague à l'âme " dont il se souviendra dans son œuvre.

On rencontre dans le Livre de San Michele, quelques personnalités médicales étrangères.

Au cours d'une aventure tragi-comique relatée par l'écrivain suédois, nous faisons conaissance avec le Professeur Bruzelius, alors le plus grand médecin de Suède. Munthe avait été chargé par ce Maître de ramener, de San-Remo dans son pays, un jeune compatriote malade, qui mourut pendant le voyage et qu'il fut contraint d'embaumer. Par méprise, un convoyeur allemand ivre substitua le cercueil du scandinave à celui d'un général russe. De cet imbroglio, Munthe eut beaucoup de peine à se délivrer.

Ce même Leichenbegleiter (convoyeur des morts), affirmant qu'Heidelberg regorgeait de professeurs, s'exclamait joyeusement : " Tant que le Professor Friedrich vivra, il y aura du travail pour deux Leichenbegleiter. " On peut voir là une allusion malicieuse à Nikolaus Friedriech qui professait la neurologie à l'Université d'Heidelberg.

Guido Bacelli était Professeur de Clinique Médicale à Rome et ministre de l'Instruction Publique, au moment où Munthe s'installait Piazza di Spagna. Premier médecin consultant de la Ville Eternelle, Bacelli appelé au chevet de Myers mourant, confirmait le pronostic du médecin suédois : " Il va mourir aujourd'hui " dit-il de sa voix profonde. Connu surtout par ses travaux de cardiologie, cet " Illustrissimo Professore, espoir suprême des Romains " joua aussi un rôle important dans la vie politique de son pays ; il contribua à l'assainissement de la campagne romaine.

Ancien élève de Claude Bernard, fondateur de l'Ecole de Neurologie aux Etats-Unis, le Professeur Weir-Mitchell se trouva en relation avec Munthe, d'abord à Paris, ensuite à Rome où il continua à lui envoyer ses névrosées du Nouveau Monde. Weir-Mitchell qui se délassait en écrivant des poèmes

et de délicieux livres pour enfants n'était pas le seul à lui transmettre cette extravagante clientèle, Kraft-Ebing agissait de même. Celui-ci, auteur de " Psychopathia Sexualis ", ouvrage qui servit de base aux études ultérieures sur les psychopathies sexuelles, autrefois Professeur à Strasbourg, enseignait la psychiatrie à l'Université de Vienne.

TYPES MEDICAUX

Le docteur Axel Munthe eut l'occasion de fréquenter et d'observer de nombreux confrères. Ses souvenirs lui permettent d'exposer à ses lecteurs quelques types médicaux.

Installé à Paris, Gustave Norstrom, praticien consciencieux mais timide, désavantagé par une physionomie morose, silencieux et pensif, figure le médecin appelé à ne pas réussir malgré sa science. Ami fidèle et dévoué de Munthe, il était toujours prêt à remplacer son confrère ou à partager ses responsabilités.

Malchanceux, Norstrom voyait sa clientèle diminuer de jour en jour et, obligé d'abandonner son appartement luxueux du boulevard Haussmann, il ouvrait un cabinet plus modeste rue Pigalle. Médecin de la nombreuse colonie scandinave, ses clients le quittaient au profit de son ami et compatriote de l'avenue de Villiers. Il ne douta d'ailleurs jamais de la loyauté de Munthe, qui définissait ainsi les raisons de son insuccès : " Tu en sais plus long que moi sur la santé et la maladie du corps humain ; il se peut, malgré que tu aies deux fois mon âge, que j'en sache plus long que toi sur l'esprit humain ". En effet, la psychologie n'était pas son fort et Norstrom se montrait maladroit avec ses malades ; n'expliquait-il pas à l'un d'eux les symptômes de l'angine de poitrine dont le patient était atteint ?

Munthe s'efforce de le libérer de son complexe d'infériorité et l'oriente vers une branche plus à sa portée : le massage médical, alors presque inconnu en France. Norstrom obtint un succès foudroyant. Le Professeur Guéneau de Mussy l'ayant adressé au duc d'Aumale souffrant de sciatique, celui-ci fut

soulagé par le nouveau traitement. Bientôt, des personnages illustres accourront dans les salons du boulevard Haussmann, où le docteur Norstrom était revenu.

" Son nom était gravé dans ma mémoire en lettres d'or ", nous dit Munthe du docteur Erhardt, son voisin de la Piazza di Spagna. Allemand de naissance, doyen de ses quarante-quatre confrères étrangers de Rome, ce septuagénaire se dévouait pour tous avec la même sollicitude. Praticien accompli, modèle du " médecin de famille des temps passés ", il inspirait une confiance illimitée. Sceptique sur le pouvoir miraculeux de certaines drogues, il se tenait néanmoins au courant des dernières découvertes. Ainsi, appelé en consultation par Munthe pour enfant atteint du croup, Erhardt, avec le consentement de la famille, décida d'injecter au malade du sérum antidiphtérique de Berhing et Roux. C'était le premier essai de ce genre tenté en Italie, probablement aux environs de 1894, date à laquelle Behring dirigeait l'Institut d'Hygiène de Marburg, d'où provenait ce sérum. Cette tentative ayant échouée, Erhardt, très affecté de son initiative, regrettait de n'avoir point exécuté la trachéotomie qui sauva la vie de la mère, contaminée elle aussi.

Faisant allusion aux trachéotomies, le docteur Salières reproche à Munthe d'oublier : " Qu'en toutes occasions, l'hôpital attend les croups avec une équipe de chirurgiens spécialisés. " A notre connaissance, il n'existait pas alors de services " spécialisés " dans ce traitement et de nombreux médecins pratiquaient eux-mêmes des trachéotomies ; Munthe écrit d'ailleurs : " Les installations pour traiter de tels cas étaient, à cette époque, désespérément inadéquates. "

Avec le docteur Pilkington, nous abordons une suite de personages médicaux moins sympathiques..

Viellard à longue barbe blanche, à l'air de faux prophète Pilkington exerçait à Rome, Via quattro Fontane. Il avait fondé la Société de Protection Mutuelle en vue d'unir les médecins étrangers et de régler au mieux la question de leurs honoraires Aucun embaumement ne serait accompli au-dessous de cinq mille

lires. Munthe refusa vertement d'adhérer à cette Association, déclarant qu'il entendait gagner sa vie des vivants et non des morts. Pilkington ne lui en tint pas rigueur et quelques jours plus tard, l'appelle à son chevet ; la Société s'était dissoute, il en fut frappé d' " attaque '.

Pour une toute autre raison le docteur Campbell avait également refusé de participer à l'Union préconisée par Pilkington C'était un homme sauvage, d'aspect et de comportement. Munthe charge ce portrait à tel point que nous doutons, avec l'auteur, de nous trouver en présence d'un médecin. Ancien chirurgien de l'Armée Sudiste pendant la guerre de Sécession, Campbell opéra trente ans à Rome. Doué d'une grande dextérité, il possédait par contre des connaissances médicales sommaires. C'est lui qui donna, au docteur suédois, Billy, le singe dipsomane, qui avait contracté cette habitude d'intempérance au contact de son ancien maître.

Mrs. Jonathan, veuve d'un Pasteur Ecossais, n'ayant pas réussi à convaincre Munthe de sa grossesse, fit partager sa conviction au docteur Jones, autrefois médecin de l'Armée des Indes et retiré à Rome. Nous avons là, sous une forme humoristique, un tableau complet de " grossesse nerveuse ". Cette écossaisse hystérique, d'âge mûr, outre le docteur Jones suggestionna son entourage ; le docteur Pilkington, consulté, diagnostiqua des jumeaux. Mrs. Jonathan avait engagé une nourrice et acheté une poussette ; il y eut même jusqu'au " faux travail ". Au bout d'une semaine, son frère arriva, déclarant que la comédie donnée par sa sœur à Rome était la répétition de celle qu'elle avait jouée à Dundee.

Munthe excuse le docteur Jones d'ignorer l'existence de " la tumeur fantôme ", car, insinue-t-il malicieusement : " Elle se manifestait rarement là où il y avait des soldats anglais à portée de la main. "

Le docteur suédois ne dévoile ni le nom, ni la nationalité de ce rival, venu de la Côte-d'Azur, s'établir à Rome où il acquit bientôt une clientèle composée surtout de riches américaines

Homme distingué, d'un physique agréable, il plaisait à tous ; il entretenait d'excellentes relations avec Munthe qui le considérait comme un praticien capable. Opinion modifiée par sa visite à la Clinique de ce prétendu cardiologue qui voulait lui présenter des malades guéries d'angine de poitrine par son nouveau traitement. A sa stupeur, il reconnut, parmi celles-ci, un certain nombre d'hystériques soumises à un régime médical sévère. Munthe ne savait dans quelle catégorie classer son confrère, charlatan doublé d'un maniaque dangereux qui administrait la digitale de façon immodérée. Plus tard " frappé de la précipitation de sa parole, de ses yeux saillants fixés sur l'hypertrophie de sa glande thyroïde, de la rapidité extraordinaire de son pouls ", Munthe portera le diagnostic de maladie de Basedow, que son Maître Charcot avait introduit en France et qui était alors étudiée dans les névroses.

Esquisse pittoresque, que celle de ce médecin allemand, désireux de conserver sa réputation de charlatan ; il rapportait sa réussite au fait que sa nombreuse clientèle parisienne ne le savait pas diplômé.

" In cauda venenum ". Voici le couple sinistre du médecin étranger avorteur et de la sage-femme, pourvoyeuse du " train des nourrices ", exerçant leur activité dans la Capitale. Munthe sacrifie au goût de son temps et nous conte une histoire mélodramatique d'abandon d'enfants.

RELIGIEUSES

Bien qu'il n'appartint pas au culte catholique, Axel Munthe éprouva toujours une sympathie bienveillante à l'égard des Religieuses.

Souvenir de sa jeunesse étudiante, les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, avec leurs grandes cornettes blanches, symbolisaient pour lui " le sacrifice permanent de soi-même ". Tolérantes, d'une patience infinie, elles se dévouaient sans cesse auprès de leurs malades, conservant, malgré cette tâche pénible, une gaîté d'enfant.

Axel Munthe évoque la laïcisation des Hôpitaux pour la désapprouver. Lors de son passage à l'Hôtel-Dieu, salle Sainte-Claire, il n'eut qu'à se louer de la bonté des Sœurs.

Il gardera vivant en sa mémoire le portrait de la douce Sœur Philomène, novice de l'Ordre de Saint-Agustin. Oublieuse de ses propres souffrances, elle prodiguait, nuit et jour, ses soins et son réconfort à tous, s'intéressant, en particulier, aux protégés du jeune suédois. Quelques années plus tard, celui-ci retrouvera Sœur Philomène mourante à l'Hôpital des cholériques, à Naples.

Autres amies de Munthe, ces Petites Sœurs des Pauvres de San Pietro in Vincoli à Rome, qui se vouent au service des indigents et des vieillards.

Elles allaient, parcourant les rues de la Ville Eternelle avec leur vieille carriole, recueillir les dessertes qu'elles apprêtaient pour leurs pensionnaires. Deux religieuses venaient souvent quêter, à l'heure de la consultation, dans l'antichambre du docteur, qui recevait, Piazza di Spagna, chaque jeudi, Monsieur Alphonse, le préféré de l'Hospice.

Une nuit, Munthe fut appelé d'urgence auprès de la Mère Générale, tombée gravement malade à Rome, au cours d'un voyage. " Faites ce que vous pourrez, lui dit-elle, car quarante mille pauvres dépendent de moi ".

PERSONNALITE DE MUNTHE

Le Livre de San Michele apparaît, à bien des égards, comme un reflet de la vie de son auteur. Il nous semble donc acceptable d'intégrer, dans ce chapitre, une esquisse de la personnalité du docteur Munthe. Outre le Livre de San Michele (qu'il ne convient pas de prendre à la lettre), nous nous appuierons également sur des faits qui n'ont point trouvé place dans l'œuvre de l'écrivain suédois.

Envisageons un instant sa conception de l'exercice de la médecine.

Pensant que cette profession n'était pas un commerce mais

un art, il montrait une véritable aversion à rédiger ses notes, à toucher ses honoraires et n'admettait pas la pratique de la dichotomie. S'élevant contre les gains excessifs, il aurait cependant accepté que les riches paient pour les pauvres.

Il pose le problème médecine-salaire ; il est curieux de noter que cet esprit indépendant s'accommode de l'ingérance de l'Etat dans ce domaine.

Monsieur Salières ne voit en Munthe qu'un " charlatan d'une essence supérieure... Prenant ses confrères de très haut... Un hypnotiseur. "

" Vous avez parlé d'hypnotisme ! ce mot seul me dégoûte, on me le jette tout le temps à la figure parce que j'ai été un élève de Charcot. Il ne s'agit pas d'hypnotisme, nous appelons cela de l'auto-suggestion ", c'est Munthe qui répond.

Le médecin suédois admirait ses Maîtres et n'a raillé ou blâmé que des confrères peu scrupuleux.

Si un temps, neurologue à la mode, il profita de riches malades imaginaires, d'exécrables hystériques, il fut aussi médecin et ami de la famille royale de Suède. Nous doutons fort que le Roi Gustave V ait choisi comme docteur un charlatan et que celui-ci ait soigné pendant 20 ans la Reine Victoria.

Comparer Munthe à Knock, comme certains l'ont fait, est inexact ; Knock désire le triomphe de la médecine qui, en 1923, est une science ; science à peine naissante quand le praticien suédois exerçait, d'où ses invocations à la " Vis Naturae " et son recours aux méthodes de suggestion, précurseur de la psychothérapie.

Au sujet des traitements médicaux de son époque, il fait d'ailleurs preuve de scepticisme. Non sans raison, car, dit-il " nous savions que les drogues efficaces pouvaient se compter sur les doigts. "

L'étalage d'un certain cynisme médical et d'une méfiance grandissante des médicaments peut expliquer l'impression de gêne ressentie à la lecture de quelques pages du Livre de San Michele.

Il ne semble pas, qu'il faille prendre trop au sérieux l'exposé de telles conceptions, l'humour de Munthe, tout britannique, se manifestant à propos de bien d'autres motifs.

L'auteur aime se noircir à plaisir, soulignant, ici, un erreur de diagnostic, là ses relations trop fréquentes avec l'entrepreneur des Pompes Funèbres. Lorsqu'il s'intitule " docteur la côlite ", peut-être se souvient-il, non sans malice, d'un Maître qui lança cette maladie élégante.

Doit-on reprocher à Munthe son ironie ? Le Livre de San Michele présente-t-il dans son contenu médical un danger pour le public ? Pas plus que des ouvrages du docteur J. Bezançon, nous ne le pensons pas. Sinon, comment juger, à ce compte, certaines publications dites de " vulgarisation ", ou ces hebdomadaires exaltant, à longueur de colonnes, les exploits de guérisseurs ?

Quant à l'exemple dangereux de Munthe pour des " membres du corps médical fourvoyés dans la profession ", signalé par le docteur Salières, nous ignorons s'il y eut médecin dévoyé par ce livre, dont le critique nous dit en termes malsonnants " qu'il est à la gloire du métèque à demi instruit. "

Facteur important pour la connaissance de Munthe : la maladie.

Atteint de tuberculose dans sa jeunesse, il se crut condamné. Il ne put jamais se libérer du souvenir de ce premier état morbide.

Le sommeil, dispensateur d'espérance, s'éloigna maintes fois de sa demeure. Durant sa longue existence, de terribles crises d'insomnies versèrent le désespoir dans son âme, émoussant ses sentiments, et altérant ses forces.

Joignons à cela l'impression déprimante, laissée en lui par la lutte menée, dans sa carrière médicale, contre son ennemie implacable. Sinistre bataille entre la vie et la mort, avec les moyens restreints de cette époque, aidant à mourir ceux qu'il ne pouvait aider à vivre. Nous comprenons alors la part essentielle que le thème de la mort occupe dans l'œuvre de l'écrivain

suédois. Magnifiques pages inspirées où, à la poésie, et aux réflexions empreintes de sagesse sereine, se mêle la profonde angoisse de l'homme devant l'ultime rendez-vous prochain.

A cette hantise, se superpose celle des ténèbres. Munthe resta en proie à cette obsession de l'obscurité, issue des nuits de son enfance écoulée en cette Suède avide de clarté. Pays où Sainte Lucie, protectrice de la vue est célébrée avec tant de ferveur dans la nuit du 12 au 13 décembre, " Luciafest ", annonciatrice du joyeux Noël.

Ressuscitant le culte de cet antique Dieu du Soleil, adoré naguère à Capri dans la grotte Matromania, il éleva à sa gloire le sanctuaire de San Michele, dont le sphinx, symbole éclatant se dresse impassible et mystérieux, devant l'immensité marine.

Mais, ce feu qu'il vénéra, brûla ses yeux déjà affaiblis, et devant cette cécité menaçant, Munthe désira la mort.

" Quand tout change pour toi, la Nature est la même ". Munthe se plongera dans la beauté de cette Nature exaltée par le poète et trouvera également un dérivatif dans les merveilles de l'Art humain.

Sa propre misère le rapproche de tous ceux qui souffrent. Cet humanisme qui rayonne de toute son œuvre ne se limite pas au domaine littéraire, mais se traduit par des faits. Cette compassion s'exercera surtout à l'égard des êtres les plus défavorisés. Souvenons-nous de son rôle de volontaire au cours de l'épidémie de choléra de Naples et du désastre de Messine. Profondément pacifiste, il secoura les victimes de la Grande Guerre et, comme nous le verrons, sa générosité s'étendra aux deshérités du dernier conflit.

Les ratés de la vie, les pauvres auront, non seulement sa sympathie, mais obtiendront de lui une aide constante. Cet admirateur de Saint-François d'Assise avait aussi pour ami St-Roch. En effet, la pitié de Munthe s'étend aux animaux, ses frères. L'accent sincère et vibrant qu'il déploie pour exprimer son amour des animaux, n'a certainement pas d'équivalent dans la production littéraire, exceptons peut-être Giraudoux. Il faut

lire ces pages admirables " d'Hommes et Bêtes " où l'écrivain suédois donne libre cours à son indignation devant le spectacle attristant de l'esclavage des bêtes dites sauvages. Rappelons ses interventions en faveur des oiseaux de Capri. Munthe nous affirme que le devoir de l'homme est de réfréner son instinct de tuer. Il s'entoura lui-même de nombreuses bêtes et nous donne quelques études sur les mœurs de ses pensionnaires, témoignant d'une cmpréhension et d'un don d'observation peu communs. Juste récompense de leurs misères terrestres, il souhaite l'existence d'un paradis pour les animaux.

Nul n'a mieux défini Munthe que le vieux Pacciale de San Michele, murmurant avant de mourir " **Siete buono come il mare** ".

Y a-t-il du mystificateur dans le personnage de Munthe ? Certains l'ont voulu et l'ont même exagéré. Reconnaissons volontiers la déception que la célèbre demeure de San Michele provoque aux visiteurs. Monsieur Druon nous déclare que cette maison était inhabitable parce que " compliquée, inexplicablement humide et ne lui servait qu'à loger parfois ses amis et le jardin à enterrer ses chiens ". Les proportions de l'habitation et le contenu de celle-ci ont été idealisés par le créateur.

Il n'est guère concevable que le sphinx de granit ait risqué de faire chavirer la barque dans laquelle Munthe l'aurait transportée. Pas plus que ce sphinx n'eut été découvert dans un caverne mystérieuse, mosaïques et colonnes ne provenaient certes pas toutes des fouilles du jardin de Mastro Vincenzo. Sans cela, comment expliquer l'amitié de tous ces marchands de " roba antica " de Rome, pour le docteur suédois ?

M. Malaparte nous représente d'ailleurs Munthe, dans sa Torre di Materita, " au milieu de ses faux tableaux anciens, de ces faux marbres helléniques et de ses madones du XV^e^ siècle sculptées dans le bois de quelque meuble Louis XV. "

Rendre légendaire la demeure de " San Michele " peut s'interprêter par le désir de l'écrivain de se survivre dans son œuvre, afin d'éviter de tomber bientôt, lui aussi, selon son expression " dans la fosse commune de l'oubli. "

On serait tenté d'envisager le comportement de Munthe sous l'angle de la mystification, ceci nous paraît excessif.

Les diverses tendances qui se heurtent en cet homme feraient l'objet d'études psychanalitiques poussées. Telle n'est pas notre ambition.

Nous terminerons notre esquisse en nous bornant à produire une explication de la complexité de cette personnalité. C'est dans l'origine nordique de Munthe que nous pourrions la trouver.

Notons au passage la terreur ancestrale des ténèbres dont nous avons déjà souligné l'importance.

La tendance mystificatrice et les traits d'originalité du personnage peuvent s'expliquer par des sentiments typiquement nordiques. M. Bellesort écrit : " Le génie de la Suède n'atteint sa plénitude que dans un juste mélange de réalisme et de fantaisie. "

Pour l'harmonie de sa vie, tout suédois estime indispensable de posséder un ou plusieurs " Intresse ", (équivalent de notre " violon d'Ingres ") et qui contribue à rehausser sa réputation

Musicien, se piquant de peinture et de sculpture, collectionneur d'objets artistiques multiples (parfois de mauvais goût) dont il fait étalage, Munthe n'échappe pas à ce signe caractéristique.

Le peuple suédois aime les animaux et les place sur le même plan que l'homme ; la loi les protège.

Munthe pousse encore plus loin cet amour des bêtes et les préfère aux humains. Il nous assure que, si le Seigneur eut fait un nouveau déluge " il eut noyé les hommes jusqu'au dernier et eut laissé seulement les animaux dans l'arche. " Malgré cette outrance il admet l'utilité de la vivisection dans les recherches scientifiques.

Les suédois n'extériorisent guère leurs sentiments ; la pudeur est un des éléments marquants de leur caractère. Cela explique dans l'œuvre du Nordique, l'absence quasi-totale du thème de la sensualité. De même, Munthe fait abstraction de sentiments familiaux, prétendant souvent ne pas être marié. Aimé du sexe faible, il nous semble lui-même plutôt misogyne.

Sans rompre les liens qui l'unissaient à la terre natale, attiré vers le sud comme tout Scandinave, il s'en fut à la découverte de la lumière. La recherche de son " stämning " cette ambiance heureuse des Nordiques, se traduit chez lui par cet amour du voyage et aussi par ce goût de la solitude.

Tels sont les traits essentiels qui nous paraissent personnifier ce " Haut de l'Europe ", Axel Munthe.

CHAPITRE IV

La Vieillesse et la Mort

DERNIERES ANNEES (1930 - 1949)

Les années qui suivirent la parution du " Livre de San Michele " apportèrent à Axel Munthe une renommée mondiale.

Il vécut encore de longs jours dans l'île de Capri. Il aimait errer au crépuscule sous les oliviers et les pins de Materita. La lumière douce de ces lieux convenait à sa faible vue.

Le mode d'existence de l'écrivain vieillissant ressemble fort au portrait qu'il nous trace de Tibère retiré à Capri dans sa soixante-huitième année : " Solitaire, idéaliste, taciturne et amer, se méfiant de ses contemporains ; sa magnifique intelligence et son exceptionnel sens de l'humour avaient survécu à sa foi en l'humanité. "

Si Tibère traînait son hypocondrie dans ses palais, Munthe cachait sa solitude volontaire tout en haut de sa Tour, dans une chambre monacale où il méditait pendant des semaines. Il acceptait, pour seul compagnon, quelque chien fidèle.

Il partageait sa vie entre Capri et la Suède. Chaque été, hôte

du Roi Gustave V, il résidait dans l'île Lofoe, au magnifique château de Drottningholm, bâti à la fin du XVII[e] siècle, ce " Versailles suédois ", dont les jardins à la française sont ornés des bronzes les plus délicats.

Le deuxième conflit mondial accrut l'amertume et les angoisses de cet humaniste. Il disait que la guerre avait tué son sommeil.

La philantropie de Munthe eut l'occasion de se manifester à nouveau. Il fit don anonyme de très importantes sommes d'argent destinées à l'aide des étrangers, notamment pour ceux provenant des Pays Baltes, qui avaient trouvé protection dans cette Suède compatissante.

La dernière image d'Axel Munthe, dont nous avons pu avoir connaissance, nous est donnée par Curzo Malaparte qui nous conte sa visite au sage de Materita, probablement en 1943 :

" Ce jour-là, Munthe paraissait serein. Il sort de sa tour, s'avance lentement et précautionneusement au milieu des arbres du parc, son vieux manteau vert sur le dos, son méchant chapeau posé de travers sur ses cheveux embroussaillés... ses yeux vifs malicieux, cachés par des lunettes noires qui lui donnaient un peu de cet air mystérieux et menaçant qu'ont les aveugles.. Droit, maigre, ligneux, semblable à un vieux tronc décharné, séché par le soleil, le gel, et les tempêtes, avec un rire heureux niché dans sa barbiche de vieux faune... Munthe tenait en laisse un chien loup. " Il nous le montre entouré de fleurs et d'oiseaux " ils volent à lui par bandes, avec d'affectueux pépiements... Ils se posent sur ses épaules, sur ses bras, sur son chapeau lui becquètent le nez, les lèvres et les oreilles... Il reste immobile à s'entretenir avec ses petits amis, dans le doux dialecte de Capri. "

MORT DE MUNTHE (11 février 1949)

Axel Munthe qui, dans un élan poétique, demandait à Dieu de le rappeler par une journée de printemps, où chanteraient les oiseaux devant sa fenêtre, ne fut pas pleinement exaucé.

Malade, impotent, presque aveugle (ayant subi une intervention chirurgicale en 1948), il dut rester en Suède en cet hiver 1949.

Les oiseaux qui enchantaient ses séjours de Capri n'avaient pas encore appareillé vers le Grand Nord, mais pour bercer ses dernières heures, il eut du moins le bruissement d'ailes blanches des mouettes de Stockholm.

Munthe qui nous entretint souvent de sa curiosité de l'Aventure de la Mort, vit venir à lui son ami, l'Ange Thanatos qu'il désirait rencontrer depuis longtemps. Il s'éteignit le 11 février 1949, au Château Royal de Stockholm où il était l'hôte de son ami, le Roi Gustave V. Axel Munthe était dans sa quatre-vingt-onzième année.

Curieuse coïncidence, c'est dans ses mêmes lieux que mourut, deux cent quatre-vingt-dix ans plus tôt, jour pour jour, le 11 février 1650, René Descartes, pensionnaire de la Reine Christine de Suède.

TESTAMENT

La générosité de Munthe ne s'est jamais démentie durant le cours de sa vie. Elle se perpétuera avec San Michele.

En effet, dans les clauses de son testament, ouvert le 18 février 1949, nous relevons le legs à l'Etat Suédois de sa propriété de San Michele. C'est l'Institut Suédois de Rome qui la prend en charge. Nous y notons la suggestion faite par Munthe de séjours possibles à San Michele pour journalistes et écrivains, afin d'encourager les relations culturelles entre la Suède et l'Italie.

De nos jours, on peut visiter San Michele ; les droits d'entrée en sont de 50 lires. L'argent recueilli sert à entretenir le Musée Axel Munthe.

Outre certains dons à sa famille, le médecin suédois a pensé à ses vieux amis ; il lègue vint mille courones aux vieillards d'Anacapri et dix mille couronnes pour ceux de la Vieille-Cité de Stockholm.

Ses souvenirs de Laponie et son amour pour les animaux sont unis dans un même don ; il laisse dix mille couronnes à ces lapons gardiens de rennes, bergers du temps jadis.

Se souvenant de sa cécité menaçante et de l'angoisse éprouvée par les aveugles, incapables de se guider eux-mêmes, il consacre cinq mille couronnes pour le dressage des chiens conducteurs d'aveugles.

Munthe qui avait plaidé si éloquemment la cause des animaux, ne les oublie pas et leur abandonne la plus grande part de ses donations : cent mille couronnes seront mises à la disposition de l'Organisation de la Protection des Animaux en Suède, afin de lutter contre l'existence des ménageries et l'exploitation de la cativité des bêtes sauvages. Il demande que l'on protège aussi les oiseaux migrateurs.

Toutes sommes considérables, si nous rappelons que le cours de la couronne suédoise ocille aux alentours de soixante francs

Nous nous plaisons à souligner ces paroles de M. Rynell, extraites de son allocution prononcée à la Radiodiffusion Française le 21 février 1949 :

" Un humanisme dans le meilleur sens du mot est l'héritage le plus précieux qu'ait laissé Axel Munthe, cet homme remarquable, qui, lui-même presque aveugle, voyait mieux que nous le faisons en général, l'éblouissante richesse de la vie et du monde. "

Conclusions

Nous avons vu la place prépondérante occupée par la Médecine, dans cette Longue Vie.

Axel Munthe exerça pendant plus de trente ans l'Art Médical avec les moyens précaires que la Science lui offrait alors. Années remplies d'un travail extraordinaire, au cours desquelles le dévouement du docteur suédois se manifesta maintes fois ; il montrait une compassion particulière pour les Humbles de ce monde.

Cette carrière fut couronnée d'un titre officiel envié entre tous : Médecin Royal.

Sa longue pratique médicale associée à un sens psychologique aigu en fit un écrivain pénétré des problèmes de l'Humanité souffrante. Il exprime ses conceptions et les résultantes de ses observations dans un ouvrage dont l'originalité demeure inégalée.

Sans faire œuvre Médicale, Le Livre de San Michele n'en est pas moins empreint des choses de cet Art et renferme parfois de piquants portraits pathologiques.

Axel Munthe, ce Nordique qui vint brûler ses yeux aux feux méditerranéens, Humaniste, au cœur généreux, a bien servi la cause médicale.

Le Président de Thèse,
SENDRAIL

Vu : *Le Doyen,*
LEFEBVRE

Vu et permis d'imprimer :
Toulouse, le 7 juillet 1950
Le Recteur,
Président du Conseil de l'Université,
DOTTIN

Bibliographie

OUVRAGES D'AXEL MUNTHE

Publiés en France :

PROPHYLAXIE ET TRAITEMENT DES HEMORRHAGIES POST-PARTUM. Thèse pour le Doctorat en Médecine. — Paris 1880.

Editions Albin Michel, à Paris : LE LIVRE DE SAN MICHELE (1884).

— HOMMES ET BETES (1937).

Publiés en Angleterre :

Editions John Muray, à Londres : VAGARIES (1898).

— LETTERS FROM A MOURNING CITY.

— MEMORIES AND VAGARIES (1908).

— RED CROSS AND IRON CROSS, By a Doctor in France (1917).

— THE STORY OF SAN MICHELE (1929).

SOURCES MANUSCRITES

Documents fournis par SVENSKA INSTITUTET, de Stockholm.

Documents fournis par LA MAISON DE SUEDE (Service des Relations Culturelles avec l'Etranger), Paris.

OUVRAGES CONSULTES

CARRAT, Jacques. — AXEL MUNTHE, Larousse Mensuel, juin 1949, Paris.

DRUON, Maurice, Prix Goncourt 1948. — L'AMOUR A CAPRI (11-6-49).

LAIGNES-LAVASTINE. — HISTOIRE GENERALE DE LA MEDECINE, Editions Albin Michel, 1936, 1938, 1949.

MALAPARTE, Curzio. — KAPUTT, Editions Denoël, 1948.

MAZENOD (Editions). — LES MEDECINS CELEBRES, Genève 1947.

QUEFFELEC, Henri. — PORTRAIT DE LA SUEDE. — LA TERRE ET LES HOMMES, Librairie Hachette, Paris 1948.

SALIERES, François. — ECRIVAINS CONTRE MEDECINS, Editions Denoël, Paris 1948.

N° 84